

# **relations entre exploitants et usagers de transport et dissociation du pouvoir de décision**

**processus de travail et mise en valeur  
du capital chez K. Marx**

Maurice NETTER

Janvier 1976

**Observatoire Economique  
et Statistique** CDAT  
**DOCUM** 4122

Réf. n°

FACULTE DES SCIENCES ECONOMIQUES  
de l'UNIVERSITE d'AIX MARSEILLE II

Centre de Recherches d'Economie des Transports  
avenue Gaston-Berger - 13100 Aix-en-Provence

SECRET

Marché n° 74 00 007 00 225 75 01

AVANT-PROPOS

Le texte qui suit est consacré à la théorie marxienne des processus de production capitalistes : ceux-ci consistent en processus de travail, soumis à la mise en valeur de capitaux, de manière à ce qu'il y ait création de plus-value. Cette soumission est formelle ou réelle selon qu'il est impossible ou possible d'accroître la productivité du travail (à intensité donnée de celui-ci).

Le contenu de ce texte est destiné à s'intégrer dans une recherche portant sur les processus de production dans les transports de marchandises, et leur reproduction :

- . aspects spécifiques de la production dans les transports de marchandises, abstraction étant faite des techniques particulières utilisées (cette partie est esquissée au § 3.5. ci-dessous).
- . les processus de production dans les transports routiers de marchandises (mode de soumission du travail au capital, incidences sur la mise en valeur et la reproduction du capital dans cette branche).
- . les processus de production dans les transports ferroviaires, et leur reproduction.

Une telle approche est apparue nécessaire pour expliquer la structure de la branche des transports terrestres. Cette structure se caractérise (en Europe Occidentale, notamment) par un contraste paradoxal entre d'une part la concentration particulièrement poussée des chemins de fer et d'autre part le développement important de la petite entreprise, voire de l'artisanat, dans les transports routiers. Il n'existe encore, à

notre connaissance, aucune explication approfondie de cela ; les approches habituelles de l'économie des transports considèrent cette structure comme déjà donnée (soit qu'elles en étudient de manière empirique tel ou tel aspect quantitatif, soit qu'elles partent du marché des transports).

L'une des thèses que nous nous proposons de soutenir est que ce "contraste structurel" est lié au fait que la soumission au capital du travail de conduite est "formelle" dans les transports routiers, alors qu'elle est "réelle" dans les chemins de fer (au sens où MARX utilise ces termes). L'une des étapes de notre démarche est donc de préciser suffisamment la signification et la portée chez MARX des concepts de soumission formelle et de soumission réelle du travail au capital pour qu'ils puissent ensuite être appliqués au cas concret des transports : c'est l'objet de ce texte.

°

°

°

SOMMAIRE

	<u>Pages</u>
I - <u>INTRODUCTION</u> . . . . .	7
II - <u>TRAVAIL PRODUCTIF DE VALEURS D'USAGE ET TRAVAIL</u> <u>PRODUCTIF DE VALEUR</u> . . . . .	11
2.1. - Le travail productif de valeurs d'usage . . . . .	11
2.2. - Le travail productif de marchandises . . . . .	19
III - <u>SOUSSION DU TRAVAIL AU CAPITAL ET</u> <u>PRODUCTION DE PLUS-VALUE</u> . . . . .	25
3.1. - La circulation du capital . . . . .	25
3.2. - Soumission de processus de travail à la mise en valeur d'un capital . . . . .	28
3.3. - Le rapport d'échange et le rapport social de production entre capitalistes industriels et travailleurs productifs de plus-value . . . . .	35
3.4. - Travaux des salariés du capital, non directement productifs de plus-value . . . . .	40
3.5. - Le cas des transports . . . . .	43
IV - <u>SOUSSION FORMELLE ET SOUSSION REELLE</u> <u>DU TRAVAIL AU CAPITAL</u> . . . . .	56
4.1. - Distinction entre deux modes de soumission du travail au capital . . . . .	56
4.2. - Production de plus-value relative et socialisation capitaliste des processus de travail . . . . .	63

	<u>Pages</u>
V - <u>FORMES DE SOUMISSION REELLE DU TRAVAIL AU CAPITAL</u>	
<u>ANTERIEURES AU MACHINISME</u> . . . . .	70
5.1. - La coopération simple . . . . .	70
5.2. - La division manufacturière du travail . . . . .	71
VI - <u>LE MACHINISME</u> . . . . .	75
6.1. - Machines et transformations structurelles des processus de travail . . . . .	76
6.1.1. - Outils, machines, systèmes de machines, automatismes . . . . .	76
6.1.2. - Machines, travailleurs et division du travail . . . . .	79
6.2. - Condition de la rotation du capital immobilisé en machines . . . . .	85
6.2.1. - Taux de salaires et degrés inégaux de mécanisation . . . . .	85
6.2.2. - Usure, dévalorisation et renouvellement des machines . . . . .	87
6.2.3. - Rotation du capital-machines et caractéristiques temporelles du travail . . . . .	91
<u>REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES</u> . . . . .	93

## I - INTRODUCTION

1°/ L'objet de ce texte est la théorie marxienne des processus de production capitalistes, de leurs formes et transformations. Il vise à dégager de manière précise les concepts fondamentaux qui s'y rapportent, leur articulation, à montrer que cette théorie est rigoureuse et originale.

Cette théorie est développée principalement dans le premier livre du Capital et dans une oeuvre qui n'a été publiée, à titre posthume, que très tardivement (une traduction française complète n'en n'est parue sous le titre de "Un chapitre inédit du Capital" (1) qu'en 1971).

Selon MARX, tout processus de production capitaliste consiste en un processus de travail soumis à la mise en valeur d'un capital (de manière à ce qu'il y ait création de plus-value). Cette conception repose sur sa théorie dialectique de la valeur travail (fondée sur le rapport dialectique entre valeur d'échange et valeur d'usage des marchandises). En effet, la production capitaliste étant production de marchandises, elle est à la fois création de valeurs d'usage (processus de travail) et création de valeur ; pour que cette dernière soit poussée jusqu'à la production de plus-value, il faut que le travail soit soumis à la mise en valeur d'un capital.

Cette soumission est d'abord "formelle", lorsque les méthodes de travail demeurent les mêmes que dans un mode de production précapitaliste, par exemple, lorsqu'elles restent "artisanales" ; la plus-value, produite au cours d'une période

---

(1) MARX, *un chapitre inédit du Capital*, éd. 10-18, p. 247.

déterminée ne peut alors augmenter (à intensité du travail et nombre de travailleurs donnés) que par prolongation de la journée de travail : c'est ce que MARX appelle la "production de plus-value absolue". Ensuite, le capitaliste est en mesure d'augmenter la productivité du travail, en modifiant la structure du processus de travail, c'est-à-dire en modifiant son organisation (coopération, parcellisation du travail, etc...) ou sa technique (introduction ou perfectionnement des machines) : il y a alors soumission réelle du travail au capital, ce qui permet la "production de plus-value relative". Dans sa démarche, MARX met ainsi en relation les transformations qualitatives et la croissance quantitative de la production capitaliste.

Soulignons que pour MARX, seul le travail a la propriété de pouvoir créer de la valeur, bien que la soumission du travail au capital fasse apparaître cette propriété comme étant aussi celle des moyens de production (ce qui constitue selon MARX une mystification). Cette mystification est accentuée par la soumission réelle du travail au capital : la socialisation du processus de travail, "le caractère des conditions de production devenues collectives, apparaissent comme capitalistes, indépendamment des ouvriers" (1). Le capital apparaît donc comme productif parce-que :

- a) du point de vue de la création de valeur, "il contraint l'ouvrier à effectuer du surtravail" ;
- b) du point de vue de la création de valeurs d'usage, "il personnifie et représente" (à partir du moment où il y a soumission réelle du travail) "les forces productives du travail social" (1).

---

(1) MARX, un chapitre inédit du *Capital*, p. 253.

1.2. - Dans le texte qui suit, nous explicitons tout d'abord deux groupes de concepts, préliminaires à la conception marxienne du processus de production capitaliste. D'une part, nous exposons ceux relatifs au processus de travail qui s'appliquent à toute forme de production de valeurs d'usage (par exemple, ceux de travail, d'objet et d'instrument de travail) en tant que processus mettant en relation l'homme et la nature. D'autre part, sont examinés les caractères des travaux productifs de marchandises (c'est-à-dire de produits destinés à l'échange, et donc à être "séparés" de leur producteur), travaux qui sont par là-même productifs de valeur.

La partie suivante concerne le rapport entre production de plus-value et soumission du travail du capital. Nous commençons par expliquer ce que MARX entend par capital en général (et qui n'a rien à voir, nous l'avons vu, avec un "facteur de production"), par capital industriel, commercial, de prêt ; ce paragraphe est consacré à la circulation du capital. Ensuite, nous explicitons en quoi selon MARX la production de plus-value implique la soumission du travail à la mise en valeur du capital, (soumission fondée sur la séparation du travailleur et des moyens de production). Le paragraphe qui suit est consacré aux deux aspects dialectiquement liés du rapport entre capital industriel et travail productif de plus-value (d'une part, le rapport salarial, le seul considéré actuellement par l'économie du travail, et qui est un rapport d'échange, d'autre part, l'extorsion de plus-value dans le processus de production). Le rapport salarial peut exister, pour des travailleurs qui ne produisent pas directement de la plus-value : c'est le cas des salariés ayant, par exemple, des fonctions commerciales ; cela fait l'objet du paragraphe suivant. Enfin, nous résumons l'application que fait MARX de ces concepts au secteur des transports et faisons un certain nombre de remarques à ce sujet.

Ensuite, nous explicitons la distinction entre soumission formelle et soumission réelle du travail au capital, entre production de plus-value absolue et de plus-value relative. Puis, dans le paragraphe suivant, nous mentionnons les principales tendances de "dynamique socio-économique" induites par la soumission réelle croissante des processus de travail au capital.

Puis nous indiquons les deux étapes, selon MARX, de la soumission réelle du travail au capital, antérieures au machinisme (et donc s'effectuant sans véritable "progrès technique") : l'ensemble des tâches à effectuer y est le même que dans le processus du travail précapitaliste (ou dans celui correspondant à la soumission formelle au capital), mais ces tâches sont organisées et réparties parmi les travailleurs de manière différente. Il s'agit de la coopération simple, qui fait apparaître la nécessité d'une direction du travail et des salariés ayant la surveillance comme fonction. Ensuite, la manufacture implique la parcellisation du travail et donne naissance à une hiérarchie des forces de travail.

La dernière partie est consacrée au machinisme. D'une part, la substitution de machines aux hommes dans l'exécution de certaines opérations révolutionne la structure des processus de travail, et approfondit la séparation des ouvriers d'avec "les puissances intellectuelles de la production". D'autre part, en tant que supports d'un capital fixe important à amortir aussi rapidement que possible les machines tendant à provoquer l'allongement de la journée de travail et l'intensification de celui-ci.

II - TRAVAIL PRODUCTIF DE VALEURS D'USAGE  
ET TRAVAIL PRODUCTIF DE VALEUR

2.1. - LE TRAVAIL PRODUCTIF DE VALEURS D'USAGE.

MARX appelle "valeur d'usage" toute chose utile, c'est-à-dire tout objet extérieur qui "par ses propriétés, satisfait des besoins humains de n'importe quelle espèce" (1) ; ces besoins peuvent être satisfaits soit immédiatement, soit (si la valeur d'usage considérée est un moyen de production) "par une voie détournée" (1). Les valeurs d'usage "forment la matière de la richesse, quelle que soit la forme sociale de cette richesse (1). Malgré certaines exceptions (MARX cite l'air, les prairies naturelles, les sols vierges etc...), les valeurs d'usage sont en général le produit du travail humain.

Dans le chapitre VII du Livre I du Capital (1ère section), MARX examine "le mouvement du travail utile en général, abstraction faite de tout cachet particulier que peut lui imprimer telle ou telle phase du progrès économique de la société". Il appelle processus de travail ce "mouvement du travail utile" (2).

---

(1) Le Capital, Livre I, Chapitre I, § 1 ; Pl, I, p. 561. Par "Pl., I" et "Pl., II", nous entendons respectivement les tomes 1 et 2 des "Oeuvres" de MARX, publiés dans la bibliothèque de la Pléiade par M. RUBEL. MARX emploie aussi le terme de "valeur d'usage" comme synonyme d'"utilité".

(2) Au mot allemand "Prozess" correspondent à la fois les termes français "procès" et "processus". Il nous semble plus exact de traduire "Arbeitsprozess" par "processus de travail", comme le fait M. RUBEL dans l'édition indiquée ci-dessus que par "procès de travail" (traduction le plus souvent adoptée à la suite de J. RÖY). Il n'y a en effet aucune connotation juridique dans l'"Arbeitsprozess", et l'emploi du terme "procès" dans le sens de "processus" est archaïque ou fort littéraire. Cependant, lorsque nous ferons des citations d'auteurs utilisant le terme "procès", nous l'y laisserons. Il en sera de même pour "Verwertungsprozess" (processus de mise en valeur) etc... Par ailleurs, la traduction de "Prozess" par

(suite note (2) page suivante...)

Pour MARX, les principaux caractères du processus de travail, pris dans le sens ci-dessus, sont les suivants :

- a) Le travail est de prime abord un processus qui se passe entre l'homme et la nature.
- b) "Le résultat auquel le travail aboutit préexiste idéalement dans l'imagination du travailleur". Cela distingue le travail humain (1), des opérations effectuées par certains animaux. Le travailleur réalise "son propre but dont il a conscience, qui détermine comme loi son mode d'action, et auquel il doit subordonner sa volonté".
- c) Le processus de travail se décompose dans les éléments simples suivants :
  - "1 - activité personnelle de l'homme, ou travail proprement dit ;
  - 2 - objet sur lequel le travail agit ;
  - 3 - moyen par lequel il agit".

---

(Suite note (2) de la page 11)

"acte", au début du chapitre XVI du *Capital* (dans chacune des trois éditions actuellement disponibles en français) nous semble erronée. En effet, faisant référence au chapitre VII (Chapitre V dans l'édition allemande); MARX écrit "Der Arbeitsprozess wurde... zunächst abstrakt betrachtet, unabhängig von seinem geschichtlichen Formen, als Prozess zwischen Mensch und Natur" ; une traduction plus exacte que celles qu'on trouve sur le marché nous semble être : "nous avons d'abord (dans le chapitre VII) considéré le processus de travail de manière abstraite, indépendamment de ses formes historiques, comme processus mettant en relation l'homme et la nature". Le terme allemand correspondant à "acte" est "Tat" et non "Prozess".

- (1) Un autre caractère distinctif du travail humain est pour MARX, "l'emploi et la création de moyens de travail". Dans l'"Idéologie allemande", MARX et ENGELS ont écrit : "On peut distinguer les hommes des animaux par la conscience, par la religion et par tout ce que l'on voudra. Eux-mêmes commencent à se distinguer des animaux dès qu'ils commencent à produire leurs moyens d'existence, pas en avant qui est la conséquence même de leur organisation corporelle".  
(L'idéologie allemande, Editions Sociales, p. 45).

MARX englobe dans les moyens de travail :

- d'une part, les choses "que l'homme interpose entre lui et l'objet de son travail comme conducteurs de son action" ;
- d'autre part, "toutes les conditions matérielles qui, sans rentrer directement dans ses opérations, sont cependant indispensables ou dont l'absence rendrait le processus défectueux" (ateliers, chantiers, canaux, routes, etc...).

REMARQUE 1

C'est le concept de processus de travail qui permet à la théorie de MARX de considérer que les moyens de production (moyens et objets de travail) ne sont du "capital" et le "travail" du travail salarié que dans des conditions socio-économiques historiquement déterminées. Le concept de "mode de production capitaliste" suppose qu'il existe d'autres "modes de production", de structure et de lois économiques différentes ; l'emploi systématique des termes "capital" ou "bien capital" à la place de "moyen de production" ou "travail" au lieu de "travail salarié" constitue la négation implicite de ce caractère "spécifique, historique, et transitoire" (1). Cela montre l'importance théorique fondamentale, (bien que souvent méconnue) du concept de "processus de travail" chez MARX.

Ainsi, dans le chapitre des "Théories sur la plus-value" consacré aux physiocrates, MARX écrit (2) que ceux-ci ont "comme leurs successeurs, conçu comme capital ces modes matériels d'existence, instruments, matières premières, etc..., sans tenir compte des conditions sociales dans lesquelles ils apparaissent dans la production capitaliste". Autrement dit, ils les ont saisis "sous la forme où ils sont des éléments du

---

(1) *Le Capital*, Livre III, Chapitre 50, Pl. II, p. 1476.

(2) MARX, "Théories sur la plus-value", Chapitre II, Editions Sociales, Tome I, p. 31.

procès de travail en général et indépendamment de la forme sociale de ce procès, faisant ainsi du mode capitaliste de production un mode de production naturel et éternel".

Pour MARX, "le facteur essentiel du procès de travail, c'est l'ouvrier lui-même, et, dans le procès de production antique, ce travailleur était l'esclave. Mais, il ne s'ensuit pas que le travailleur soit, par nature, un esclave (comme ARISTOTELE était enclin à le penser), pas plus que la broche et le coton ne sont par nature du capital, parce-que, de nos jours, ils sont consommés dans le procès de travail par le travailleur salarié" (1). Il ne sont pas plus, par nature, du capital, qu'"un siège à quatre pieds recouvert de velours" n'est "un trône, de par la nature de sa valeur d'usage (1)".

#### REMARQUE 2

Soulignons certains aspects de la différence de point de vue entre MARX et les disciplines contemporaines qui étudient le travail.

Comme l'écrit K. KOSIK, MARX ne considère pas le travail du seul point de vue économique ; pour lui "le travail est un procès qui imprègne tout l'être de l'homme, dont il constitue la spécificité" (2).

Chez MARX, le travail joue un rôle central dans toute sa conception théorique des rapports sociaux (et pas seulement dans la théorie de la valeur).

Au contraire, "dans la sociologie du travail, la psychologie du travail ou dans les analyses économiques du travail, on examine et définit, avec les concepts correspondants de la sociologie de la psychologie, de l'économie, etc...

---

(1) "Un chapitre inédit du Capital", p. 154.

(2) *La dialectique du concret*, p. 137.

des aspects déterminés du travail alors que la question centrale : "qu'est-ce que le travail ?" est reçue comme allant de soi, comme une prémisse que l'on accueille sans aucune critique ni analyse préalable (et donc comme un préjugé non scientifique sur lequel on édifie toute l'investigation dite scientifique) ou est mise entre parenthèses consciemment et exclue de la science parce-que "problème métaphysique" (1). Ajoutons que ces disciplines considèrent des aspects déterminés non pas du travail en général, mais du seul travail salarié ; pour sa part l'économie du travail étudie avant tout le marché de la force de travail salarié (et ses "imperfections") dans un cadre théorique néo-classique où le "travail" est considéré comme un "bien" au même titre que les autres : son point de vue concerne un seul des deux aspects que considère MARX dans le rapport entre capitalistes et travailleurs salariés (1).

### REMARQUE 3

Du point de vue qui nous intéresse ici, c'est l'un des mérites des membres de l'"école" d'ALTHUSSER d'avoir mis l'accent, sans doute les premiers parmi les marxistes et marxologues de langue française sur l'importance fondamentale du processus de travail dans les conceptions théoriques de MARX (2).

Cependant, ALTHUSSER réduit l'analyse du processus de travail à celle des "conditions matérielles et techniques de la production" (3) l'expression "conditions matérielles" étant en caractères italiques). Ce faisant, il "oublie" le rôle de la conscience dans le travail humain (le caractère b que nous avons indiqué ci-dessus) que mentionne MARX dans le chapitre VII du Capital. Cet "oubli" lui est nécessaire pour soutenir sa

---

(1) K. KOSTIK, *La dialectique du concret*, p. 135.

(2) En particulier, ALTHUSSER et BALIBAR dans "*Lire le Capital*" ; ALTHUSSER, dans le chapitre VIII de "*L'objet du capital*", et BALIBAR dans "*Sur les concepts fondamentaux du matérialisme historique*".

(3) "*Lire le Capital*" (petite collection Maspéro, Tome 1, p. 39).

thèse de l'"anti-humanisme théorique" de MARX, contre d'autres courants de pensée, dont certains prennent peu en compte l'aspect a (selon notre "notation") du processus de travail d'après MARX (c'est-à-dire, le rapport homme-nature).

Pour ALTHUSSER et BALIBAR, les processus de travail et de production sont des "procès sans sujet" ce qui leur a permis de soutenir que, parvenue à sa maturité, la pensée de MARX avait rompu avec la notion de travail aliéné.

En réalité, une telle rupture n'existe pas : dans le "chapitre inédit du Capital", MARX montre que tout travail productif de plus-value est aliéné, car sa subordination à la mise en valeur du capital implique la transformation du sujet en objet "et vice-versa" (1) ; alors que dans les "Manuscrits de 1844", l'aliénation du travail joue un rôle central, dans la pensée de maturité, elle ne constitue qu'un aspect particulier du mode de production capitaliste, même si elle y est "croissante". Dans l'"Introduction générale à la critique de l'économie politique" de 1857 (faisant partie des "Fondements de la critique de l'économie politique"), MARX écrit : "La consommation crée le besoin d'une production nouvelle ; c'est la condition subjective et le mobile intime de la production. La consommation anime la production ; elle pose l'objet qui agit comme finalité dans la production. La production fournit, matériellement, l'objet de la consommation, mais il est non moins évident que la consommation pose idéalement l'objet de la production sous forme d'image intérieure, de besoin, de mobile et de but : elle crée les objets de la production sous une forme encore subjective". Ainsi, MARX affirme le rôle de la subjectivité, de la finalité dans la production, donc dans le travail

---

(1) Cela est précisé au § 3.2. ci-dessous. Une réfutation détaillée récente, de l'idée d'une telle rupture est développée dans "Sur la pratique et les concepts prospectifs du matérialisme historique" de A. LIPIETZ et H. ROUILLEAULT (1972).

(dans un texte utilisé par ailleurs largement par ALTHUSSER pour appuyer ses thèses épistémologiques).

D'autre part, ALTHUSSER parle d'un "rôle dominant" des moyens de travail, qui permettraient "dans le procès de travail commun à toutes les époques économiques, d'identifier et de situer la différence spécifique qui va distinguer ses formes essentielles", qui détermineraient "la forme typique du procès de travail" et fixeraient "le degré de productivité du travail productif". En fait, MARX dans le *Capital*, utilise en d'innombrables passages l'expression "force productive du travail", ce qui est une manière d'exprimer que pour lui la force productive principale est la force de travail ; dans le premier chapitre du "*Capital*" (1) il affirme explicitement que "la force productive appartient au travail concret et utile" (et non aux seuls moyens de travail).

De plus, il consacre deux chapitres (ceux sur la coopération simple et sur la manufacture) à analyser comment deux modalités des rapports de production capitalistes permettent, aux formes correspondantes des processus de travail antérieurement au machinisme, d'accroître la force productive du travail en utilisant les mêmes outils que dans des processus de production précapitalistes. L'idée d'un rôle toujours "dominant" des moyens de travail constitue donc une déformation caricaturale de la pensée de maturité de MARX (2).

Comme l'écrit A.D. MAGALINE (3) "cette thèse économe se fonde sur le passage où MARX indique que "les reliques des anciens moyens de travail ont, pour l'étude des formes économiques des sociétés disparues, la même importance que la

---

(1) § 2, Pl. 1, 1, p. 574.

(2) Voir nos § 4 et 5 ci-dessus.

(3) Dans "*Lutte de classes et dévalorisation du capital*", p. 53.

structure des os fossiles pour la connaissance de l'organisation des races éteintes", et que "les moyens de travail sont non seulement des gradimètres du développement de la force de travail humaine, mais aussi les indices des rapports sociaux dans lesquels on produit". Or ce passage indique, à notre sens un principe de connaissance, et non un principe de dominance".

Il est d'autant plus surprenant que ces idées soient reprises par ALTHUSSER que celui-ci combat l'"économisme" et que BALIBAR, dans le même recueil de textes (lire *Le Capital*), analyse à sa manière (1) l'antériorité de l'apparition du mode de production capitaliste à celle du machinisme, et va même jusqu'à affirmer que les forces productives sont un rapport de production (2).

#### REMARQUE 4

En toute rigueur, pour MARX les valeurs d'usages produites par un processus de travail ne sont pas toujours des objets matériels, comme pourrait le faire croire le début du "Capital". Selon la définition donnée du terme "service" dans "les théories sur la plus-value" (3), celui-ci désigne une valeur d'usage particulière fournie par un travail notamment lorsque cette valeur d'usage ne laisse pas de résultat tangible (par exemple, d'objet matériel, de chose) existant indépendamment des personnes qui accomplissent l'activité considérée. Un cas particulier est celui des "productions immatérielles" telles que l'enseignement, les représentations dramatiques, etc... Le terme "service" ne s'oppose pas à celui de "marchandise" chez MARX. Un même service peut selon les rapports sociaux

---

(1) Comme "décalage chronologique dans la formation des différents éléments de la structure" du mode de production capitaliste.

(2) Lire *Le Capital*, Petite Collection Maspéro, tome 2, p. 126.

(3) *Théories de la plus-value*, appendice 12 sur "la productivité du Capital" ; le travail productif et improductif" § E et H.

dans lesquels s'accomplit sa production, être ou non une marchandise (même s'il s'agit d'une production immatérielle) ; cette production peut, ou non être créatrice de valeur, de plus-value.

## 2.2. - CARACTERES DU TRAVAIL PRODUCTIF DE MARCHANDISES.

Pour MARX, une marchandise est une valeur d'usage produite en vue de son échange. Ce caractère de marchandise est engendré par les rapports économiques dans lesquels est inséré le travail qui l'a produite :

*"En général, des objets d'utilité ne deviennent des marchandises que parce qu'ils sont les produits de travaux privés, exécutés indépendamment les uns des autres. L'ensemble de ces travaux privés forme le travail social. Comme les producteurs n'entrent socialement en contact que par l'échange de leurs produits, ce n'est que dans les limites de cet échange que s'affirment d'abord les caractères sociaux de leurs travaux privés. Ou bien les travaux privés ne se manifestent en réalité comme division du travail social que par les rapports que l'échange établit entre les produits du travail et indirectement entre les producteurs" (1).*

Tout travail privé productif de marchandises a en réalité un double caractère social :

- . Il doit satisfaire des besoins sociaux et s'intégrer dans un système de division sociale du travail ;
- . Il doit être échangeable "avec toutes les autres espèces de travail privé utile", c'est-à-dire être "réputé leur égal".

---

(1) *Le Capital, Livre I, Chapitre I, § IV ; Pl. 1, p. 606.*

"L'égalité de travaux qui diffèrent entièrement les uns des autres ne peut consister que dans une abstraction de leur inégalité réelle, que dans leur réduction à leur caractère commun de dépense de force humaine, de travail humain en général, et c'est l'échange seul qui opère cette réduction en mettant en présence sur un pied d'égalité les produits des travaux les plus divers".

MARX appelle "travail abstrait" la dépense de force de travail humain, abstraction étant faite du "genre particulier d'activité productive" correspondant "déterminée par son but, par son mode d'opération, son objet, ses moyens et son résultat" (1).

Chez MARX, la valeur des marchandises a une substance : le travail abstrait. Celui-ci ne prend la forme de valeur que dans le cadre de rapports sociaux déterminés. La grandeur de la valeur d'une marchandise est mesurée par le temps de travail socialement nécessaire à sa reproduction.

Au double caractère des marchandises (utilité, valeur) correspond un double caractère du travail productif de marchandises (travail concret, travail abstrait). Le processus de production de marchandises est à la fois processus de travail (utile et concret) et processus de formation de valeur : cela a échappé "à tous les économistes sans exception", alors que "la seule analyse du travail sans phrases... se heurte partout fatalement à des problèmes inextricables. C'est en fait tout le secret de la conception critique" (2).

---

(1) *Le Capital*, Livre I, Chapitres I et II ; Pl., I, p. 569.

(2) Lettre de MARX à ENGELS, du 8.1.68 (Editions Sociales, p. 195).

REMARQUE 1

La réduction des différents travaux concrets "au travail indifférencié, homogène, simple, bref au travail de même qualité "peut apparaître "comme une abstraction", comme un postulat. Pour MARX, c'est "une abstraction qui, chaque jour, se traduit en actes dans le procès social de la production". En fait, le travail, qui est ainsi mesuré par le temps, n'apparaît pas comme le travail d'individus différents, mais ce sont ces individus qui paraissent être en travaillant de simples organes du travail... Cette abstraction du travail humain général existe dans le travail moyen que chaque individu moyen d'une société donnée peut accomplir et qui est une dépense productive déterminée de muscle, de nerfs, de cerveau humains etc..." "Comme temps de travail général, il est représenté dans un produit général, un équivalent général, un quantum déterminé de temps matérialisé, indifférent à la forme déterminée de la valeur d'usage sous laquelle il apparaît directement comme produit de tel individu susceptible d'être converti à volonté en toute autre forme de valeur d'usage sous laquelle il se présente comme produit de tout autre individu" (1).

Il en résulte, comme le montre L. COLETTI, que pour MARX, le travail abstrait (produisant la valeur) n'est pas une "simple construction de la pensée", un simple "principe formel qui sert à ordonner et à systématiser l'ensemble de l'analyse" : il correspond à une abstraction qui s'accomplit dans la réalité de l'échange de marchandises (où les forces de travail individuelles sont traitées comme une "entité "en soi", abstraction faite des individus eux-mêmes dont elles sont les forces") (2).

---

(1) *Contribution à la critique de l'économie politique, Chapitre 1 ; Pl. 1, pp. 282-283.*

(2) "De ROUSSEAU à LENINE", p. 146.

REMARQUE 2

La définition du travail abstrait comme étalon de valeur suppose que soient prises en compte la productivité et l'intensité moyennes des différents travaux concrets dans la société considérée. Cette productivité et cette intensité changent avec le lieu et avec le temps.

*"En chaque pays, il y a une intensité moyenne ordinaire, à défaut de laquelle le travail consomme dans la production d'une marchandise plus que le temps socialement nécessaire et par conséquent ne compte pas comme travail de qualité normale. Ce n'est qu'un degré d'intensité supérieur à la moyenne nationale qui, dans un pays donné, modifie la mesure de la valeur par la seule durée du travail" (1).*

Il importe de saisir la différence d'incidences des variations, d'une part de productivité, d'autre part d'intensité du travail, sur la valeur produite (différence qui fonde notamment la théorie du salaire aux pièces). Par augmentation de la force productive ou de la productivité du travail MARX entend *"en général un changement dans ses procédés, abrégeant le temps socialement nécessaire à la production d'une marchandise, de telle sorte qu'une quantité moindre de travail acquiert la force de produire plus de valeurs d'usage" (2).*

Pour MARX, "à une masse croissante de la richesse matérielle peut correspondre un décroissement simultané de sa valeur" (3). (Remarquons au passage qu'une telle éventualité est exclue du cadre théorique où se placent les modèles ramenant en quelque sorte la "croissance économique" à celle de la quantité d'un "bien composite"). En effet, "comme la force productive appartient au travail concret et utile, elle ne saurait

---

(1) *Le Capital*, Livre I, Chapitre 22 ; Pl., 1, p. 1059.

(2) *Le Capital*, Livre I, Chapitre 12 ; Pl., 1, p. 852.

(3) *Le Capital*, Livre I, Chapitre 1, § 2 ; Pl. 1, P. 574.

plus toucher le travail dès qu'on fait abstraction de sa forme utile. Quelles que soient les variations de sa force productive, le même travail, fonctionnant durant le même temps, se fixe toujours dans la même valeur (1). Mais il fournit dans un temps déterminé plus de valeurs d'usage, si sa force productive qui augmente la fécondité du travail et par conséquent la masse des valeurs d'usage livrées par lui diminue la valeur de cette masse ainsi augmentée s'il raccourcit le temps total de travail nécessaire à sa production, et inversement" (2).

Par contre, si l'intensité du travail "croît, il rend dans le même temps, non seulement plus de produits, mais aussi plus de valeur, parce-que l'excédent de produits provient alors d'un excédent de travail. Sa durée et sa productivité étant données, le travail se réalise donc en d'autant plus de valeur que son degré d'intensité dépasse celui de la moyenne sociale" (3).

La théorie de la valeur de MARX se distingue, notamment sur ce point là, de celle de RICARDO. MARX fait, entre autres, le reproche suivant à celui-ci (4) :

*"Pour lui, la journée de travail ne change jamais de grandeur ni le travail d'intensité de sorte que la productivité du travail reste le seul facteur variable".*

D'une manière analogue, l'économie néo-classique (que ce soit sous sa forme micro-économique ou, ce qui est plus important, sous sa forme économétrique) ne distingue pas entre

---

(1) Souligné par nous.

(2) *Le Capital*, Livre I, Chapitre I, § 2 ; Pl. 1, p. 574.

(3) *Le Capital*, Livre I, Chapitre 17, § 11 ; Pl. 1, p. 1017.

(4) *Idem*, Pl. 1, p. 1016.

intensification du travail et augmentation de sa productivité. Il en est de même des théories keynésienne ou néo-keynésienne, et du modèle néo-ricardien de P. SRAFFA (1).

Cela est lié aussi au fait que ces théories ne distinguent pas entre force de travail, travail, et travail salarié, qu'elles ne considèrent pas qu'il y ait rapport dialectique, en économie capitaliste, entre production de valeurs d'usage (processus de travail) et production de valeur d'échange. Enfin, cela est lié au fait que ces théories éludent les problèmes conceptuels que pose la mesure de la quantité de travail.

REMARQUE 3

Les marchandises durables subissent une perte de valeur, une dévalorisation, même si leur valeur d'usage demeure intacte, quand le travail socialement nécessaire à leur reproduction devient moindre que lorsqu'elles ont été produites (notamment à la suite d'augmentations de productivité du travail). MARX accorde une certaine importance à cela, en ce qui concerne les machines (voir ci-dessus, au § 6, 2.2.).

°  
°     °

---

(1) Note (2), p. 27.

III - SOUSSION DU TRAVAIL AU CAPITAL  
ET PRODUCTION DE PLUS-VALUE

3.1. - LA CIRCULATION DU CAPITAL.

Pour MARX, un capital est une somme de valeurs prenant alternativement la forme d'argent (capital argent) et de marchandises proprement dites (capital marchandises), à la suite d'échanges effectués en vue de l'appropriation de plus-value. La formule générale de la circulation du capital est donc :

- argent, marchandises, argent (ou A - M - A') (acheter pour vendre plus cher) (1).

MARX distingue plusieurs catégories de capitaux :

- le capital commercial, pour lequel l'appropriation de plus-value provient de la différence entre prix (2) de vente et prix d'achat, et où les marchandises achetées ne subissent pas de transformations productives.
- le capital de prêt, porteur d'intérêt, dont la forme de circulation se réduit aux termes extrêmes A - A'.
- le capital industriel, pour lequel les marchandises intermédiaires achetées consistent en force de travail (3) et en

---

(1) Le Capital, Livre I, Chapitre 4 ; Pl., 1, pp. 691-702.

(2) Rappelons que chez MARX, les différentes sortes de prix (prix de production, de marché, etc...) diffèrent en général des valeurs, même si leurs fluctuations sont réglées par elles.

(3) Soulignons l'importance décisive de ce point. Pour les autres conceptions économiques, le capital consiste soit en argent, soit en moyens de production : dans les deux cas, il s'agit d'un "facteur de production" extérieur au travail.

Pour MARX, non seulement le capital consiste en valeurs qui changent de forme de manière cyclique (en un "processus de circulation"), mais surtout "l'ouvrier opère, pour un temps, comme élément vivant du capital" (chapitre inédit, p. 162). C'est notamment sur la différence de ces prémisses que repose la divergence dans l'analyse des rapports entre capitalistes et travailleurs salariés.

moyens de production (objets et instruments de travail). Ces marchandises achetées entrent dans un processus de production, dont les produits sont destinés à la vente ; la forme de circulation du capital industriel s'écrit donc :

$$A - M \dots P \dots M' - A' \quad (1)$$

(les pointillés indiquent l'interruption du processus de circulation par le processus de production symbolisé par P, et dont les produits sont symbolisés par M').

Pour MARX :

*"L'argent en tant qu'argent et l'argent en tant que capital ne se distinguent de prime abord que par leurs différentes formes de circulation.*

*La forme immédiate de la circulation des marchandises est M - A - M', transformation de la marchandise en argent et transformation de l'argent en marchandise, vendre pour acheter. Mais à côté de cette forme nous en trouvons une autre, tout à fait distincte, la forme A - M - A' (argent - marchandise - argent), transformation de l'argent en marchandise et retransformation de la marchandise en argent, acheter pour vendre. Tout argent qui dans son mouvement décrit ce dernier cercle se transforme en capital, devient capital et est déjà par destination capital" (2).*

La circulation du capital se distingue de la circulation simple des marchandises (caractéristique de la petite production marchande, économie de marché non capitaliste), par l'inversion des rapports de dominance entre valeur d'échange et valeur d'usage, forme argent et forme marchandise, vente et achat (inversions que MARX symbolise par les formules A - M - A' ou M - A - M', acheter pour vendre ou vendre pour acheter.

---

(1) Cf. note (3) de la page 25.

(2) Le Capital, Livre I, Chapitre 4 ; Pl., 1, p. 692.

Les termes extrêmes de la formule de la circulation du capital diffèrent quantitativement (grandeur de la valeur d'échange) alors que ceux de la circulation des marchandises diffèrent qualitativement (essentiellement par les valeurs d'usage correspondantes).

Il y a donc distinction chez MARX entre "économie de marché" et "économie capitaliste" ce qui n'est pas le cas dans la théorie néo-classique : la production capitaliste est une espèce particulière (la plus "développée") de production marchande.

Cette espèce particulière d'économie marchande se caractérise par la séparation des travailleurs d'avec les moyens de production.

#### REMARQUE

Le début du "Chapitre inédit du Capital" est consacré aux différences entre les marchandises issues d'un processus de production capitaliste, et celles issues d'un processus de production précapitaliste.

Le résultat d'un processus de production capitaliste ne consiste plus en "simples marchandises particulières" mais en une "masse de marchandises". "Le travail utilisé pour chacune des marchandises en particulier ne peut plus être déterminé, sinon par un calcul de moyenne, bref, par une estimation idéale. Seule la valeur du produit total a une existence objective, non "idéale" (1).

Il en résulte que la version du modèle formel de MORISHIMA (2) dans le cas de la production liée, version qui attribue une valeur à chaque marchandise issue d'un même processus, ne correspond pas à la théorie de MARX. Les objections de MORISHIMA à la théorie marxienne de la valeur, qui se fondent sur cette version, ne sont donc pas recevables.

---

(1) MARX, "Un chapitre inédit du Capital", p. 81.

(2) "On Marx's Economics", ouvrage cité.

### 3.2. - SOUSSION DE PROCESSUS DE TRAVAIL A LA MISE EN VALEUR D'UN CAPITAL.

MARX montre que la plus-value du capital ne peut provenir, au niveau macro-économique, du processus de circulation : dans l'échange, la valeur gagnée par l'un des échangistes est perdue par l'autre, mais la valeur totale demeure inchangée. La plus-value ne peut donc être créée que dans les processus de production. Comme leurs produits sont des marchandises, les processus de production capitalistes sont à la fois créateurs de valeurs d'usage (et donc, processus de travail) et créateurs d'un surplus de valeur (et donc processus de mise en valeur) (1).

Les moyens de production ne peuvent transmettre aux marchandises, dans la production desquelles ils entrent, une valeur supérieure à la leur : MARX appelle donc "capital constant" (2) la partie du capital transformée en moyens de production.

---

(1) R. DANGEVILLE traduit dans "Un chapitre inédit du Capital" et dans les "Fondements de la critique de l'économie politique" le terme allemand employé par MARX de "Verwertung" par "valorisation". BALTBAR (dans "Lire le Capital", Petite Collection Maspéro, tome 2, p. 99) utilise l'expression "mise en valeur" : cela nous semble une meilleure traduction. En effet, pour MARX, la "Verwertung" est la formation de valeur (Wertsbildung) poursuivre jusqu'à la production de plus-value (Mehrwert) dans le cadre de rapports de production capitalistes ; le terme de "valorisation" n'évoque pas les conditions spécifiques de la production de valeur qui font qu'il y a production de plus-value. Par ailleurs, il ne nous semble pas compatible avec la théorie marxienne de la valeur d'utiliser comme le font certains auteurs, notamment P. BOC-CARA, le terme de "valorisation" pour caractériser le rapport de profit de l'investissement d'une "fraction autonome du capital" (notamment, dans les "Etudes sur le capitalisme monopoliste d'Etat sa crise et son issue", pp. 44-45). Il en est de même de l'emploi de l'expression "mise en valeur du capital" dans le sens de "placement d'un capital en vue de l'appropriation d'un profit". Chez MARX, le profit provient en effet (du fait notamment que les prix diffèrent des valeurs), d'une "redistribution" de la plus-value produite à l'échelle sociale. Nous reviendrons sur cette question dans la remarque du § 6.2.2.

(2) Le Capital, Livre I, Chapitre 8 ; Pl. 1, p. 762.

La création de plus-value ne peut donc provenir que de la marchandise achetée au travailleur par le capitalisme industriel : cette marchandise doit avoir la faculté de produire une valeur supérieure à la sienne propre. Cette marchandise, source de plus-value, n'est pas le travail (1), mais la force de travail (2). Le travailleur ne met "sa force de travail que temporairement à la disposition de l'acheteur, de telle sorte qu'en l'aliénant, il ne renonce pas à sa propriété sur elle" (3).

Comme toute marchandise, la force de travail a une valeur d'usage et une valeur. Sa valeur d'usage est la faculté de produire de la plus-value, c'est-à-dire de créer une valeur supérieure à celle détruite dans sa consommation (le travail). La valeur de la force de travail (4), ou capital variable est pour MARX, celle des marchandises socialement nécessaires à sa reproduction (à l'entretien de l'ouvrier et de sa famille" (5) dans leur "état de vie normal" (6) à l'éducation et la formation professionnelle).

Chez MARX, le travail productif de valeur a une double fonction : celle de créer de la valeur nouvelle, et celle de conserver la valeur incorporée aux moyens de production, par transmission aux marchandises produites d'une quantité dont se

---

(1) "Le travail est la substance et la mesure inhérente des valeurs, mais il n'a lui-même aucune valeur".  
Le Capital, Livre I, Chapitre 19 ; Pl., I, p. 1031.

(2) Pour MARX, la force de travail "se distingue de sa fonction, le travail, tout comme une machine se distingue de ses opérations" (Le Capital, Livre I, Chapitre 19 ; Pl., I, p. 1033).

(3) Le Capital, Livre I, Chapitre 6 ; Pl., I, p. 716.

(4) Cette valeur est distincte du salaire, prix courant de la force de travail.

(5) Le Capital, Livre I, Chapitre 15, § III ; Pl., I, p. 940.

(6) Le Capital, Livre I, Chapitre 6 ; Pl., I, p. 720.

dévalorisent par là même ces moyens de production (1). Pour qu'il y ait production de plus-value, il faut que la différence entre la valeur des produits de son travail et la valeur des objets et moyens de travail consommés dans cette production (ou capital constant) excède la valeur de la force de travail. Le processus de travail doit donc être tel que :

- 1 - la qualité et l'intensité du travail soient au moins celles qui sont habituelles dans la société considérée, et si possible supérieures.
- 2 - les matières premières soient utilisées sans gaspillage et "l'instrument de travail n'éprouve que le dommage inséparable de son emploi" (2).
- 3 - la durée du travail excède la valeur de la force de travail (temps de travail socialement nécessaire pour la reproduire) (3).

Or, ni les moyens de production (objets et instruments de travail), ni les produits n'appartiennent à l'ouvrier. Son travail ne lui appartient que "pour ce qui est de la peine et de l'effort" ; mais ce travail appartient au capitaliste pour ce qui est de la substance créatrice de richesses toujours plus grandes" (4). Les conditions ci-dessus de la production de plus-value ne peuvent donc être remplies que si le travailleur est

---

(1) *Le Capital*, Livre I, Chapitre 8 ; Pl, I, p. 751.

(2) *Le Capital*, Livre I, Chapitre 7 ; Pl, I, p. 736.

(3) "Si le processus de travail ne dure que jusqu'au point où la valeur de la force de travail payée par le capitaliste est remplacée par un équivalent nouveau, il y a simple production de valeur ; quand il dépasse cette limite, il y a production de plus-value". *Le Capital*, Livre I, Chapitre 7 ; Pl, I, p. 746

(4) Chapitre inédit, p. 141.

subordonné au capital en un rapport coercitif, au sein duquel il est contraint d'exécuter plus de travail que ne l'exigent ses besoins (s'il y a contrainte au "surtravail". Le capitaliste industriel ou ses représentants dirigent, contrôlent et surveillent le processus de travail, de manière à ce que celui-ci permette l'appropriation (et donc la production) du maximum de plus-value par journée de travail payée.

Il résulte de cette analyse que ce qui appartient au capitaliste industriel, "ce ne sont pas seulement les divers éléments, mais l'ensemble du processus de travail" (1). Cependant, celui-ci "n'intéresse le capitaliste que parce qu'il est le support et le moyen" (2) du processus de mise en valeur ; la création de plus-value est "le but déterminant, l'intérêt moteur et le résultat final" de la production, si bien que "le capital en soi et pour soi est indifférent à la spécificité de chaque branche particulière de la production" (3).

Dans le processus de production de plus-value, "les moyens de production n'ont plus pour fonction que d'aspirer en eux la plus grande quantité possible de travail vivant, et le travail vivant n'est plus qu'un moyen de valoriser les valeurs existantes, autrement dit, de les capitaliser" (4).

"Cette domination de l'ouvrier par le capitaliste", du processus de travail par le processus capitaliste de mise en valeur "est, en conséquence, domination de la chose sur l'homme, du travail mort sur le travail vivant, du produit sur le producteur, car les marchandises, qui deviennent des moyens de

---

(1) *Chapitre inédit, page 152.*

(2) *Chapitre inédit, p. 178.*

(3) *Chapitre inédit, p. 180.*

(4) *Chapitre inédit, p. 139.*

domination (en fait uniquement sur l'ouvrier) ne sont elles-mêmes que les résultats du processus de production, ses produits" (1). Il y a donc inversion des "rôles" respectifs des processus de travail et de mise en valeur : "le sujet est transformé en objet, et vice-versa" (2).

"Tel est le processus de l'alinéation du travail" (2).

#### REMARQUE 1

Comme le remarque H. GROSSMANN (3), MARX a "transformé les catégories les plus importantes héritées de l'économie classique" dans la perspective du rapport dialectique entre valeur d'usage et valeur, entre travail concret et travail abstrait, entre processus de travail et processus de mise en valeur.

Ainsi la distinction entre capital fixe et capital circulant se trouve déjà chez les classiques. MARX la reprend à son compte, mais en lui donnant un tout autre sens, la distinction entre l'aspect valeur et l'aspect valeur d'usage du capital fixe devenant ici prépondérante" (3) :

- Le capital circulant est la valeur d'une part, de la force de travail, d'autre part des objets de travail et matières auxiliaires (combustibles, etc...), qui perdent "l'aspect qu'elles avaient en entrant comme valeurs d'usage dans le processus de travail" (4) (5).

---

(1) Chapitre inédit, p. 139.

(2) Chapitre inédit, p. 142.

(3) MARX, *l'économie politique classique et le problème de la dynamique* (éd. "Champ Libre"), pp. 71-72.

(4) *Le Capital*, Livre 1, Chapitre 8; *Pl.*, I, p. 755 ;  
*Le Capital*, Livre 2, Chapitre 8; *Pl.*, II, pp. 589-598.

(5) De manière plus précise, la matière des objets de travail se retrouve (abstraction faite des déchets) dans celle des produits, contrairement à ce qui se passe pour les matières auxiliaires (combustibles, lubrifiants, etc...) ; cependant la valeur des deux catégories de moyens de production est transmise intégralement aux produits.

- Le capital fixe est la valeur des instruments de travail (outils, machines, etc...), dont la valeur d'usage n'est pas consommée entièrement par un processus de travail effectué une seule fois : leur valeur n'est transmise en totalité au produit que sur la période entière pendant laquelle ils font leur service. Cependant, la valeur d'usage des instruments est nécessaire "toute entière" pour le déroulement du processus de travail. "En ce qui concerne sa substance, le capital fixe ne sort jamais des limites du procès de production... le capital fixe ne réalise sa valeur d'échange que pour autant qu'il reste entre les mains du capitaliste à titre de valeur d'usage... Il entre dans le produit comme valeur -temps de travail matérialisé ou conservé en lui- dans la mesure où il perd sa valeur d'usage sous forme matérielle. Il s'use à mesure qu'il est utilisé, mais de sorte que sa valeur passe en celle du produit" (1).

Pour MARX, contrairement aux économistes classiques les moyens de travail ne sont du capital fixe que si le processus de production est capitaliste et que s'ils transfèrent leur valeur au produit d'une manière particulière ; une machine "est du capital circulant quand elle se trouve sur le marché comme marchandise, et du capital fixe quand elle est incorporée au processus de production" (2).

De plus, MARX reproche à RICARDO de confondre la différence entre capital variable et capital constant avec la différence entre capital circulant et capital fixe. Enfin, pour MARX, la différence entre le mode de renouvellement en valeur et en tant que valeurs d'usages des supports de capital fixe "constitue une des bases matérielles des crises périodiques" (3).

---

(1) *Fondements...* éd. Anthropos : Tome 2, pp. 196-197 ; Coll. 10-18, Tome 3, pp. 302-306. Pour le cas important des machines voir ci-dessous § 6.2.2.

(2) *Le Capital*, Livre 2, Chapitre 11 ; Pl., II, pp. 644-645.

(3) *Le Capital*, Livre 2, Chapitre 9 ; Pl., II, p. 614.

De manière semblable, "la distinction entre secteurs de la production à dominante capital et secteurs à dominante travail, importante pour sa théorie du profit, se trouve déjà chez RICARDO, mais celui-ci ne la conçoit que dans la pure optique de la valeur" (1).

Pour MARX, "la composition du capital se présente à un double point de vue" (2) :

- celui de la valeur : la composition-valeur est la proportion suivant laquelle le capital consommé se décompose en capital constant et en capital variable.
- celui de la valeur d'usage : la composition technique est déterminée par la proportion entre la masse des moyens de production employés et la quantité de travail nécessaire pour les mettre en oeuvre (3).

La composition organique du capital est "sa composition valeur, en tant qu'elle dépend de sa composition technique et que par conséquent, les changements survenus dans celle-ci se réfléchissent dans celle-là". Cela implique "qu'une transformation de la composition en valeur qu'on ne peut ramener à une transformation de la composition technique ne doit pas être considérée comme une transformation de la composition organique, de même qu'on ne doit pas considérer une transformation de la composition technique qui n'entraîne pas une transformation de la composition en valeur, comme une

---

(1) H. GROSSMANN, *op. cit.*, p. 71.

(2) *Le Capital*, Livre I, Chapitre 25, § 1; *Pl.*, I, pp. 1121-1122.

(3) *Le Capital*, Livre I, Chapitre 25, § 1; *Pl.*, I, p. 1121.

transformation de la composition organique" (1). Par exemple, "une baisse de la valeur de la force de travail qui n'est accompagnée d'aucune transformation de la composition technique" (1) change la composition-valeur du capital, mais ne peut être considérée comme une augmentation de la composition organique. Cela est d'une importance fondamentale dans la discussion de la loi de la chute tendancielle du taux de profit selon MARX, et des tentatives de "test empirique" de celle-ci.

## REMARQUE 2

Le concept marxien de processus de production capitaliste, en tant qu'unité d'un processus de travail et d'un processus de mise en valeur du capital, (le second aspect dominant le premier) apparaît comme beaucoup plus riche que la notion habituelle de processus de production : cette notion empiriste, désigne simplement la décomposition en opérations des transformations subies par les objets de travail. D'autre part, comme le soulignent ALTVATER et FREERKHUISEN, "cette façon de considérer le procès de travail se distingue fondamentalement de l'analyse sociologique qui ne traite en général le procès de travail que comme un phénomène technique où des travailleurs manipulent des moyens de production" (2).

### 3.3. - LE RAPPORT D'ECHANGE ET LE RAPPORT SOCIAL DE PRODUCTION ENTRE CAPITALISTE INDUSTRIEL ET TRAVAILLEUR PRODUCTIF DE PLUS-VALUE.

La transformation de l'argent en capital industriel s'articule donc pour MARX en deux processus dialectiquement liés (3) : le processus de circulation des marchandises

---

(1) M. GOGOY, "Baisse du taux de profit et théorie de l'accumulation" (Temps Modernes, décembre 1974).

(2) "Du travail productif et improductif", Critiques de l'économie politique, n° 13, p. 104.

(3) "... ces deux processus se conditionnent réciproquement : le premier introduit le second, et celui-ci accomplit le premier", Chapitre inédit, p. 163.

achetées et vendues, (processus qui se déroule sur le marché), et le processus de production de ces marchandises.

Dans le processus de circulation, le capitaliste et le salarié n'ont entre eux qu'un rapport monétaire comme acheteur et vendeur d'une marchandise particulière : la force de travail ; leur transaction est "un échange d'équivalents" (1).

Pour le processus de production, "l'ouvrier opère, pour un temps, comme élément vivant du capital : la catégorie de l'échange en est tout à fait exclue" (1).

Pour prendre en compte à la fois cette distinction et ce conditionnement mutuel de la production et de la circulation du capital, MARX distingue entre "processus de production immédiat" (2) (caractérisé par l'unité des processus de travail et de création de plus-value) et "processus d'ensemble de la production capitaliste" (dont la production et la circulation de la plus-value "apparaissent comme des moments particuliers" (3).

Ce n'est qu'au sein du processus immédiat de production, "lorsque réellement le travail vivant est incorporé aux éléments matériels du capital et que le travail additionnel est réellement absorbé, que non seulement ce travail, mais encore la somme de la valeur avancée devient, de capital possible, de capital par destination, du capital réel et agissant" (4).

---

(1) *Chapitre inédit*, p. 162.

(2) *Chapitre inédit*, p. 169.

(3) *Le Capital*, Livre 3, Avant-propos ; Pl., II, p. 874.

(4) *Chapitre inédit*, p. 257.

Certes, ce serait se tromper que de considérer "le travail salarié, la vente du travail au capital, bref le salariat, comme extérieurs à la production capitaliste" : "le travail salarié, est une forme de médiation essentielle et constamment reproduite par le rapport de production capitaliste" (1).

L'achat de la force de travail est le "prélude et la condition nécessaire du processus de production réel, dans lequel le possesseur de marchandises devient capitaliste, capital personnifié, et l'ouvrier simple personnification du travail pour le capital" (2).

L'achat et la vente de force de travail n'est pas seulement l'un des éléments et la prémisses de ce processus d'ensemble, mais encore son résultat constant (3) : "cet achat - vente de la force de travail implique déjà que les conditions objectives du travail - moyens de subsistance et de production - soient séparées de la force vivante du travail, devenue l'unique propriété dont l'ouvrier dispose, et donc l'unique marchandise qu'il peut offrir à l'acheteur éventuel".

Mais c'est aussi une erreur que de voir dans l'achat-vente de force de travail la substance du rapport capitaliste, que de "subordonner le rapport entre ouvriers et capitalistes au rapport général entre possesseurs de marchandises et d'en effacer ainsi ses différences spécifiques".

Cette seconde erreur est d'autant plus facile à commettre que l'achat-vente de force de travail perpétue le rapport de dépendance tout en masquant la réalité fondamentale (de rapport social de production, d'exploitation) sous un

---

(1) *Chapitre inédit*, p. 263.

(2) *Chapitre inédit*, p. 144.

(3) *Chapitre inédit*, p. 188.

simple rapport monétaire, "en lui donnant l'apparence mystificatrice d'une transaction, d'un contrat entre possesseurs de marchandises dotés de droits égaux et pareillement libres l'un en face de l'autre" (1). En effet, "la forme salaire", fait "disparaître toute trace de la division de la journée en travail nécessaire et surtravail, en travail payé et non payé, de sorte que tout le travail de l'ouvrier libre est censé être payé" (2). D'ailleurs, contrairement à l'esclave, l'ouvrier libre "est poussé par ses besoins. La conscience (ou mieux l'idée) d'être uniquement déterminé par lui-même, d'être libre ainsi que le sentiment (sens) de la responsabilité qui s'y rattache, font de lui un travailleur bien meilleur, parce que à l'instar de tout vendeur de marchandise, il est responsable de la marchandise qu'il fournit et tenu de fournir une certaine qualité, au risque d'être évincé par les autres vendeurs de la même marchandise" (3).

Cependant, alors que la vente de sa force de travail ne procure à l'ouvrier que la reproduction simple de celle-ci, l'achat et l'emploi de cette force permet au capital de s'accumuler, de se reproduire sur une échelle élargie, de se soumettre une force de travail totale sans cesse croissante.

En d'autres termes, il y a opposition entre :

- d'une part, l'égalité et la liberté juridiques qui semblent se manifester dans l'achat-vente de force de travail (le salarié paraît fournir librement sa force de travail au capitaliste en échange d'un salaire).
- d'autre part, la subordination et la contrainte inhérentes à l'extorsion de plus-value, aspect principal des processus de production capitalistes.

---

(1) *Chapitre inédit*, p. 263.

(2) *Chapitre inédit*, p. 211.

(3) *Le Capital*, Livre 9, Chapitre 19; *PL.*, I, p. 1035.

Selon MARX, "l'économie politique classique a eu le grand mérite de concevoir tout le processus de production comme un processus se déroulant entre le travail objectivé et le travail vivant, le travail vivant étant opposé au capital, simple travail objectivé c'est-à-dire valeur qui se valorise elle-même grâce au travail vivant" (1). Mais elle a confondu "le processus d'échange du capital variable contre la force de travail et le processus d'absorption du travail vivant par le capital constant dans le processus de production" (2). Cela est lié à son absence de distinction entre "travail" et "force de travail".

#### REMARQUE

MARX distingue deux formes de salaire : le salaire au temps et le salaire aux pièces. Celui-ci cause de grandes différences dans les gains des salariés, selon "les degrés divers d'habileté, de force, d'énergie, de persévérance des travailleurs individuels" (3).

Mais il ne change rien "au rapport général entre le capital et le salaire du travail", car "ces différences individuelles se balancent pour l'ensemble de l'atelier, si bien que le produit moyen est à peu près toujours obtenu dans un temps de travail déterminé et que le salaire total ne dépasse guère en définitive le salaire moyen de la branche d'industrie à laquelle l'atelier appartient" (4). "Mais en donnant une plus grande latitude à l'individualité, le salaire aux pièces tend à développer d'une part avec l'individualité l'esprit de liberté, d'indépendance et d'autonomie des travailleurs, et

---

(1) *Chapitre inédit*, p. 174.

(2) *Chapitre inédit*, p. 175.

(3) *Le Capital*, Livre I, Chapitre 21 ; Pl., I, p. 1053.

(4) *Le Capital*, Livre I, Chapitre 21 ; Pl., I, p. 1054.

d'autre part la concurrence qu'ils se font entre eux. Il s'ensuit une élévation de salaires individuels au-dessus du niveau général qui est accompagné d'une dépression de ce niveau lui-même" (1).

3.4. - TRAVAUX DES SALARIES DU CAPITAL, NON DIRECTEMENT PRODUCTIFS DE PLUS-VALUE (2).

Nous avons vu au § 3.1. que, contrairement à ce qui se passe pour le capital industriel, la circulation du capital commercial ne s'articule pas directement à un processus de production. "Libéré de toutes les fonctions hétérogènes telles que le stockage, l'expédition, la distribution, etc..., le capital commercial, limité à sa véritable fonction qui est d'acheter pour vendre, ne crée donc ni valeur ni plus-value, mais en permet seulement la réalisation, et, par suite, le véritable échange des marchandises, leur passage d'une main à l'autre, le métabolisme social" (3).

Il en résulte que les salariés du commerce (au sens strict : acheteurs, vendeurs, etc...) ne sont pas directement productifs de plus-value ; ils vendent leur force de travail à leur employeur, qui utilise leur activité en vue de s'approprier la plus grande part possible de surtravail par unité de capital immobilisé (c'est-à-dire pour rentabiliser au maximum son capital, pour maximiser son taux de profit).

L'activité de ces salariés ne contribue pas directement à augmenter le surtravail total, au contraire, leur salaire (même lorsqu'il est juste suffisant pour reproduire la force de travail) correspond à un prélèvement sur ce surtravail total.

---

(1) *Le Capital*, Livre I, Chapitre 21 ; Pl. I, p. 1054.

(2) Expression empruntée à A. BERTHOUD "Travail productif et productivité du travail chez MARX".

(3) *Le Capital*, III, Chapitre 17 ; Pl., II, p. 1056.

Cependant, selon l'analyse de MARX, il y a en un certain sens exploitation par son employeur du salarié commercial, bien que celui-ci ne produise pas directement de la plus-value. En effet, son salaire "est déterminé par la valeur de sa force de travail, donc par les frais de production de cette force, tandis que l'exercice de sa force de travail, qui est tension, dépense d'énergie et usure, n'est pas limité pas plus pour lui que pour les autres salariés, par sa valeur" (1). "De même que le travail impayé de l'ouvrier crée directement de la plus-value pour le capitaliste productif, le travail impayé du salaire commercial procure au capital marchand une partie de cette plus-value" (2).

On peut avancer les mêmes considérations à propos de fractions du capital industriel consacrées à faciliter l'achat des marchandises nécessaires pour le processus de production (force de travail, matières premières, équipements, etc...) ou à faciliter la vente des marchandises produites et à propos des travailleurs salariés correspondants. "Si le capitaliste productif n'a pas seulement avancé du capital additionnel afin d'acheter des nouvelles marchandises en attendant que son produit en circulation se soit reconverti en argent, mais a encore fait une mise de fonds (frais de bureau, salaire des ouvriers commerciaux) en vue de réaliser la valeur de son capital-marchandise, autrement dit en vue du processus de circulation, ces nouvelles avances constituent bien du capital additionnel, mais ne produisent pas de plus-value" (3).

---

(1) *Le Capital*, Livre 3, Chapitre 17; Pl., II, p. 1070.

(2) *Le Capital*, Livre 3, Chapitre 17; Pl., II, p. 1066.

*Il en résulte que les profits et salaires commerciaux sont, selon l'analyse de MARX, limités (dans une économie purement capitaliste où la totalité du surtravail prend la forme de plus-value) par la plus-value créée par les travailleurs (directement) productifs et non appropriée par les capitalistes industriels, etc...*

(3) *Le Capital*, Livre 3, Chapitre 17; Pl., II, p. 1064.

Le salarié commercial du capitaliste industriel rapporte à celui-ci du profit "non pas en créant directement de la valeur, mais en aidant à diminuer les frais de réalisation de la plus-value, dans la mesure où il fournit un travail en partie non payé".

Les travaux correspondants ne s'articulent pas directement à un processus de mise en valeur au sens indiqué ci-dessus, contrairement au travail productif (de plus-value). Ils correspondent, pour le capitaliste employeur, à des faux-frais qu'il a intérêt à réduire au strict minimum compatible avec le bon déroulement du processus des achats et ventes (c'est-à-dire du processus de circulation). C'est pourquoi ces travaux peuvent apparaître comme productifs, lorsqu'on se place du point de vue du profit particulier d'une fraction autonome de capital (1) (et non du point de vue de la production capitaliste considérée dans son ensemble).

Cependant, bien que non créatrices de valeur, au sens marxien du terme, les fonctions commerciales d'achat et de vente sont nécessaires à la production marchande, et notamment à la production capitaliste. "Dans la production marchande, la circulation n'est pas moins importante que la production elle-même, les agents de la circulation étant aussi nécessaires que ceux de la production. Le processus de la reproduction englobe les deux fonctions du capital, il est donc nécessaire qu'elles soient représentées soit par le capitaliste lui-même, soit par des salariés qui sont ses agents" (2). Qui plus est, ces fonctions commerciales sont nécessaires, non seulement à

---

(1) C'est-à-dire, dans la terminologie de MARX, du point de vue de l'économie vulgaire (par opposition à l'économie politique scientifique).

(2) *Le Capital*, Livre II, Chapitre 5 ; Pl., II, p. 566.

la reproduction simple, mais encore à la reproduction sur une échelle élargie, à l'accumulation du capital industriel :

*"Dans la mesure où il (le capital commercial) aide à diminuer le temps de circulation, il peut contribuer indirectement à augmenter la plus-value produite par le capital industriel. Dans la mesure où il aide à développer le marché et favorise la division du travail entre les capitalistes, donc permet au capital de travailler sur une plus grande échelle, il stimule la productivité et l'accumulation du capital industriel. Dans la mesure où il abrège le temps de rotation, il augmente le rapport de la plus-value au capital avancé, donc le taux de profit" (1).*

### 3.5. - LE CAS DES TRANSPORTS.

Pour MARX, les transports constituent l'une des "sphères de la production matérielle", à côté de celles "des industries extractives, de l'agriculture et des industries manufacturières" (2). Cette conception s'oppose donc à celle selon laquelle les transports appartiendraient à un "secteur tertiaire" regroupant sous le nom de "services", toutes les activités autres que celles des secteurs primaire (industries extractives et agriculture) et secondaire (industries manufacturières).

Parmi les branches de la production matérielle, ce qui distingue les transports, c'est le type de transformations physiques qu'ils font subir aux objets (produits ou personnes) auxquels ils s'appliquent -la modification de leur emplacement-

---

(1) *Le Capital*, Livre 3, Chapitre 16.; Pl., II, p. 1056.

(2) *"Théories de la plus-value"*, appendice 12 sur "la productivité du capital, le travail productif et improductif".

"Le transport n'augmente pas la quantité des produits. S'il en modifie parfois les propriétés naturelles, ce n'est pas -à quelques exceptions près- un effet utile voulu, mais un mal inévitable" (1).

Le transport de produits, en changeant leur localisation, modifie leur valeur d'usage (2), la consommation de choses "peut rendre nécessaire leur déplacement, donc le processus de production additionnel constituant l'industrie des transports.

Il en résulte que les produits du transport ne sont pas de nouveaux objets matériels doués "d'une existence détachée du processus de production".

"L'effet utile produit est lié indissolublement au procès du transport c'est-à-dire au procès de production de l'industrie des transports. Hommes et marchandises voyagent en même temps que le moyen de transport, dont le voyage, le mouvement spatial (3), constituent précisément le procès de production de l'industrie des transports ; il n'existe pas comme objet d'usage distinct de ce procès, fonctionnant comme article de commerce et circulant comme marchandise seulement après sa production" (4). MARX cite à ce propos l'auteur d'un ouvrage en russe sur l'économie des chemins de fers, selon lequel, dans les transports, la production et la consommation coïncident (dans l'espace et le temps).

---

(1) *Le Capital*, Livre 2, Chapitre 6, §.III ; Pl., II, p. 583.

(2) "Théories de la plus-value", même référence que ci-dessus.

(3) En réalité, MARX considère que les routes, canaux, voies ferrées, etc... bien qu'immobiles, sont aussi des moyens de transport, en tant que conditions matérielles "dont l'absence rendrait le processus défectueux", (Cf. ci-dessus § 2.1.).

(4) *Le Capital*, Livre 2, Chapitre I, §.IV, le passage n'a pas été traduit dans l'édition de la Pléiade.

Les transports, qu'ils soient de biens ou de personnes, passent par les stades de l'artisanat, de la manufacture et de l'industrie mécanisée (1) : ils peuvent donc donner lieu à création de valeur et de plus-value.

Les transports de marchandises créent de la valeur en accroissant celle des objets déplacés. Pour MARX, le montant de cet accroissement est égal au temps de travail socialement nécessaire pour produire les changements de valeur d'usage de ceux-ci, consécutifs aux déplacements considérés (2), (ce travail socialement nécessaire est somme de la valeur transmise par les moyens de production utilisés et du travail vivant socialement nécessaire)? Une fois les marchandises parvenues à destination, seule la valeur garde la trace du travail accompli durant leur transport (ce travail n'étant pas "visible" lorsqu'on considère les objets transportés et leur valeur d'usage (3)). La valeur ainsi ajoutée est "en raison directe des distances à parcourir" et du poids des objets transportés. "Cependant les circonstances modificatrices sont nombreuses. Le transport exige par exemple des précautions plus ou moins grandes, par suite une dépense plus ou moins grande de travail et de moyens de travail, selon que l'article est plus ou moins fragile, périssable, sujet à faire explosion" (4).

Le travail dans les transports, s'il est soumis à la mise en valeur d'un capital est productif de plus-value.

---

(1) "Théories de la plus-value", même référence que ci-dessus. Cela réfute l'opinion de certains auteurs selon lesquels, pour MARX, les transports de personnes ne pourraient être productifs.

(2) Le raisonnement de MARX suppose donc que l'on considère les opérations annexes de conditionnement et de manutention comme partie intégrante du processus de travail des transports de marchandises.

(3) Cela suppose que le transport n'a pas occasionné de dommages aux marchandises transportées.

(4) Le Capital, Livre 2, Chapitre 6, §.III, passage sauté dans l'édition de la Pléiade.

REMARQUE 1

V. KORARIC écrit à propos des transports : "la force de travail produit dans le processus de travail une prestation brute, qui est mesurée, en tant que prestation de service, en TK brutes" (1).

Une telle conception est contraire à celle de MARX. En effet, une quantité de tonnes-kilomètres, que celles-ci soient brutes ou nettes, n'est pas une quantité de déplacements d'objets opérés dans des conditions qui modifient la valeur d'usage de ces objets de manière déterminée. C'est une mesure caractérisant une partie des conditions mécaniques dans lesquelles ont été effectués un ensemble de tels déplacements. En effet, elle ne caractérise les objets transportés que par leur masse, en faisant abstraction de toute autre propriété physique, chimique, biologique, etc..., et donc, en général, de leur valeur d'usage. D'autre part, cette mesure ne caractérise les déplacements que par la longueur des trajets correspondants, en faisant abstraction de leur origine, de leur destination, et même de la distance entre celles-ci (l'allongement (2) du trajet suivi pour le déplacement d'un objet de masse donnée d'une origine à une destination donnée apparaît, à travers cette mesure, comme un accroissement de production) : une mesure en tonnes-kilomètres transportées fait donc, en fait, abstraction de l'espace. Elle ne représente donc pas une quantité de services de transport, c'est-à-dire de valeurs d'usages produites dans des activités de transport.

---

(1) "Les facteurs humains et les transports", communication au 6<sup>e</sup> - symposium international sur la théorie et la pratique dans l'économie des transports, Septembre 1975, p. 3.

(2) Un tel allongement de trajet peut avoir comme but l'utilisation d'une voie plus rapide, la concentration de trafic sur un axe déterminé pour qu'il y ait économies d'échelles, etc.....

Nous ne voulons pas dire que les raisonnements ou les statistiques portant sur des quantités de tonnes-kilomètres soient sans signification. Mais le degré de signification doit être apprécié dans chaque cas particulier, compte-tenu des aspects concrets dont il est fait abstraction (implicitement ou explicitement) dans ces mesures, et de l'importance des déformations de la réalité qui en résultent. Ces problèmes se posent, notamment, en ce qui concerne les indices de productivité des transports.

REMARQUE 2

Comme nous l'avons vu plus haut, pour MARX, le transport augmente la valeur des marchandises d'un montant égal au temps de travail socialement nécessaire pour produire les changements de leur valeur d'usage consécutifs à leur déplacement. Cela suppose qu'un même étalon de valeur-travail (c'est-à-dire, un même mode de réduction du travail concret au travail abstrait) serve à mesurer la valeur des marchandises au lieu d'origine, au lieu de destination, et dans les transports entre ces deux lieux ; cette condition prend une importance toute particulière lorsqu'on considère les transports internationaux de marchandises.

REMARQUE 3

Dans de nombreux passages du "capital" et des "fondements de la critique de l'économie politique", les transports de marchandises apparaissent comme conditions à leur circulation, et surtout à la circulation du capital (notamment, du capital industriel). En effet, "la circulation se déroule dans l'espace et dans le temps" (1). Certes "des marchandises peuvent circuler sans se déplacer physiquement, et le transport de produits peut avoir lieu sans la circulation de marchandises, voire sans échange direct de produits. Une maison que A vend à B circule comme marchandise, mais elle ne se promène pas.

---

(1) "Fondements de la critique de l'économie politique", éd. Anthropos, Tome II, p. 26 ; Col. 10-18, Tome 3, p. 50.

Des valeurs-marchandises mobiles comme le coton, le fer brut, séjournent dans le même dépôt au moment même où elles parcourent une infinité de processus de circulation, en étant vendues et revendues par des spéculateurs. Ce qui se déplace ici, ce n'est pas l'objet lui-même, mais le titre de propriété sur l'objet" (1).

Mais en général, le lieu de marché diffère du lieu de production, et le transport du produit sur le marché est condition nécessaire de la circulation.

Aussi l'élément spatial est important puisque l'extension du marché et l'échangeabilité du produit en dépendent : "à mesure que la valeur (et donc l'échange) domine la production, les moyens matériels de l'échange (moyens de communication et de transport) gagnent en importance. Le Capital tend, de par sa nature même, à dépasser toutes les limites de l'espace. La création des conditions matérielles de l'échange (moyens de communication et de transport) devient en conséquence une nécessité impérieuse pour lui : il brise l'espace au moyen du temps" (2).

Le caractère impérieux de cette nécessité est particulièrement aigu pour les denrées périssables. "Plus une marchandise est périssable, plus elle a besoin d'être consommée, c'est-à-dire vendue, peu après sa production, et plus aussi on voit diminuer sa capacité d'éloignement par rapport à son lieu de production, se restreindre par conséquent sa sphère de circulation, s'accroître le caractère local de son écoulement.

---

(1) *Le Capital*, Livre 2, Chapitre 6 ; Pl., II, p. 582.

(2) "Fondements de la critique de l'économie politique", éd. *Anthropos*, Tome 2, p. 15 ; Col. 10-18, Tome 3, p. 34.

En conséquence, plus une marchandise est périssable plus étroite est la limite absolue que sa nature physique met à sa période de circulation comme marchandise, moins aussi elle est propre à faire l'objet de la production capitaliste. Celle-ci ne peut s'en emparer que dans des agglomérations peuplées ou bien dans la mesure où le développement des moyens de transport raccourcit les distances locales" (1).

Mais les frais de transport se différencient d'autres types de frais de circulation (des frais liés aux transactions commerciales, à la comptabilité, au stockage de marchandises invendues) en ce qu'ils correspondent à une production de valeur, et non à un prélèvement sur la valeur produite. C'est pourquoi, MARX écrit dans les "Fondements de la critique de l'économie politique" : "le temps de travail matérialisé dans le procès de production immédiat s'ajoutant au temps de travail contenu dans le transport constituent donc les frais de production" (2).

Les frais de transport font donc partie chez MARX, à la fois des frais de production et de circulation. Ce qui distingue "l'industrie des transports, c'est qu'elle apparaît comme la continuation d'un processus de production, au sein du processus de circulation et en vue de celui-ci" (3).

D'autre part, "si le même capital assure la production et le transport, ces deux actes constituent la production immédiate. La circulation, telle que nous l'avons envisagée jusqu'ici, à savoir la reconversion du produit en argent, sitôt qu'il a reçu sa dernière touche avant l'usage (forme le rendant apte à circuler), ne commencerait qu'au lieu de sa destination" (4).

---

(1) *Le Capital*, Livre 2, Chapitre 5; *Pl.*, II, p. 568.

(2) *Ed. Anthropos*, Tome 2, 12 ; col. 10-18, Tome 3, p. 29.

(3) *Le Capital*, Livre 2, Chapitre 6, § 3 ; *Pl.*, II, p. 584.

(4) "Fondements de la critique de l'économie politique" ; *Ed. Anthropos*, Tome 2, p. 14 ; col. 10-18, Tome 3, p. 32.

REMARQUE 4

Les transports de marchandises ne conditionnent pas seulement la possibilité pour le processus de circulation du capital de s'accomplir jusqu'au bout : ils conditionnent aussi la vitesse de rotation du capital, le montant du capital immobilisé et donc le taux de profit.

D'une part, l'arrivage des matières premières doit être tel qu'il assure la continuité du processus de production : il doit être sûr, régulier, rapide. "Pour éviter l'interruption du procès de production, il faut avoir une provision déterminée pour toute la période où de nouveaux produits ne peuvent pas encore remplacer les anciens" (1). Le montant de cette provision décroît avec la fréquence des arrivages ; (mais le coût de transport croît avec celle-ci). La rapidité et la fréquence des arrivages diminuent l'intervalle de temps qui sépare l'achat des moyens de production de leur utilisation dans le processus de production proprement dit, et donc diminuent le capital immobilisé en stocks d'approvisionnement.

D'autre part, "l'éloignement du marché, en prolongeant le temps pendant lequel le capital est retenu sous la forme de capital-marchandise, retarde directement la rentrée de l'argent, donc aussi la conversion du capital-argent en capital productif" (2). Des transports rapides et fréquents permettent de diminuer ce temps et l'immobilisation du capital-marchandises correspondante.

La valeur d'usage des services de transport de marchandises apparaît ainsi définie dans le contexte de la circulation au sens marxien du terme, de ces marchandises, ou plutôt de la rotation des fractions de capital dont elles sont support.

---

(1) *Le Capital*, Livre 2, Chapitre 6, §.2., 1, passage ne figurant pas dans l'édition de la *Pléiade*.

(2) *Le Capital*, Livre 2, Chapitre 14 ; passage non traduit dans l'édition de la *Pléiade*.

REMARQUE 5

Dans la formule générale du cycle du capital industriel selon MARX :

$$A - M \dots\dots P \dots\dots M' - A'$$

le résultat M' du processus de production P est considéré implicitement "comme une chose matérielle distincte des éléments du capital productif, comme un objet doué d'une existence détachée du procès de production, d'une forme d'usage distincte de celle des éléments de production" (1). Dans les branches, comme les transports, où la marchandise résultant de la production est un service inséparable de celle-ci, la formule devient :

$$A - M \dots\dots P \dots\dots A'$$

Pour A. JUILLET (2), "la production et la réalisation de la marchandise transport sont "liées" à la circulation d'une autre marchandise" ; cet auteur symbolise cette liaison en intégrant dans un même schéma la formule du cycle du capital chargeur et celle du capital transporteur de la manière suivante :

$$\begin{array}{r} B - P \dots\dots (T) - B' \\ \quad \downarrow (\alpha) \\ \quad A - P \dots\dots M - A' \\ \quad \quad \quad \uparrow \beta \\ \quad C - P \dots\dots (M) - C' \end{array}$$

( $\alpha$ ) désignant l'acquisition du capital productif du chargeur.

( $\beta$ ) désignant la vente des produits du chargeur.

---

(1) *Le Capital*, Livre 2, Chapitre 1, §.4 ; passage non traduit dans la collection de la *Pléiade*.

(2) Dans "Sur la place des transports dans l'économie capitaliste" (*La vie urbaine*, n° 3, 1971).

B et C désignant les mises de fonds des transporteurs intervenant respectivement en ( $\alpha$ ) et en ( $\beta$ ).

B' et C' désignant les recettes respectives de ces transporteurs.

Ce schéma a le mérite d'attirer l'attention sur la spécificité des relations entre cycles de capitaux chargeurs et cycles de capitaux transporteurs. Cependant, le mode d'articulation de ces cycles est plus complexe.

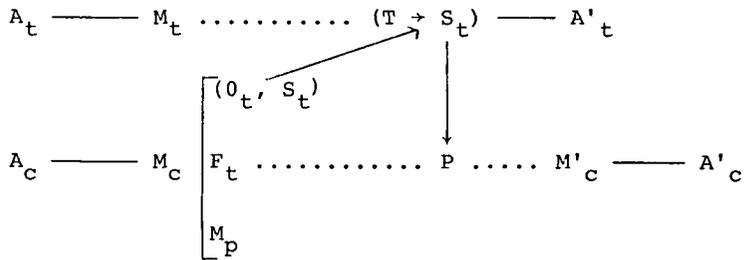
Comme nous l'avons vu dans la remarque 3 ci-dessus, les transports publics de marchandises sont, pour MARX, "la continuation d'un processus de production". Il n'y a donc pas seulement liaison du cycle du capital transporteur avec la circulation du capital chargeur, mais aussi avec son processus de production. Pour analyser cette relation, il faut prendre en compte le caractère double des processus de production capitalistes (travail et mise en valeur). D'une part, le processus de travail du transport public de marchandises "prépare" ou "prolonge" le travail directement soumis à la mise en valeur du capital chargeur. Mais d'autre part, il ne faut pas oublier que c'est à la mise en valeur du capital transporteur que le travail de transport public est directement soumis ; bien entendu, le chargeur peut dominer le transporteur, et par là-même imposer une partie des conditions dans lesquelles s'effectuent ce travail, notamment les conditions temporelles (la domination du chargeur sur le transporteur, lorsqu'elle existe (1), peut aussi consister en l'appropriation par le chargeur d'une partie du sur-travail créé dans le transport public, par imposition de bas tarifs) mais alors, ce pouvoir sur le processus de production est indirect, et ne correspond pas à ce que MARX appelle "soumission du travail au capital". En d'autres termes, la mise en valeur du capital chargeur est

---

(1) La domination peut s'exercer en sens inverse : c'était le cas très souvent, pour les chemins-de-fer au XIXème siècle, lorsqu'ils avaient le quasi-monopole des transports sur des liaisons terrestres déterminées.

interrompue durant les opérations de transport public (1) que celles-ci servent aux approvisionnements, à la distribution ou (ce qui n'existait guère à l'époque de MARX) à l'interconnexion de deux phases successives du processus de production se déroulant dans des établissements distincts. Cependant, malgré ces interruptions de mise en valeur (au sens où l'entend MARX) le temps de transport public de marchandises est partie intégrante du temps de rotation du capital chargeur : en particulier, son allongement diminue, toutes choses étant égales par ailleurs, le taux de profit de celui-ci ; son raccourcissement dispense le capital chargeur, ainsi que l'écrit A. JUILLET, "de constituer des stocks trop importants et d'abandonner une partie de sa plus-value à des intermédiaires et grossistes".

Par ailleurs, pour qu'un processus de travail de transports puisse s'effectuer, il faut qu'il y ait à la fois moyens de transport, objet de transport et force de travail ; dans le cas où ce travail est soumis à la mise en valeur d'un capital opérant pour le compte d'une autre fraction de capital, pour que le processus de production de transport puisse s'effectuer, il faut préalablement que le chargeur ait acquis (cas  $\alpha$ ) ou produit (cas  $\beta$ ) les objets à transporter. Dans le cas  $\alpha$ , on peut représenter l'articulation des cycles du capital chargeur et du capital transporteur par un schéma ayant la structure ci-dessous :



(1) En contre-partie, le transport public permet au chargeur d'immobiliser moins de capital en moyens de transport et frais de personnel.

- $A_c$  et  $A_t$  représentent respectivement les mises de fonds nécessaires au chargeur et au transporteur pour acquérir leur capital productif.
- $M_c$  désigne le capital productif du chargeur dans lequel on a distingué la force de travail ( $F_t$ ), les objets de transport ( $O_t$ ), les services de transport ( $S_t$ ) (à payer aux transporteurs), les autres moyens de production ( $M_p$ ).
- $M_t$  désigne le capital production (1) du transporteur.
- T désigne le processus de production du transporteur, dont le résultat consiste en services de transport  $S_t$ , et qui ne peut commencer avant l'acquisition du capital productif du transporteur, l'acquisition de l'objet de transport et la commande du service de transport par le chargeur.
- P représente le processus de production du chargeur, qui ne peut débiter avant l'acquisition du capital productif et le transport des objets qui en sont supports matériels aux lieux adéquats.
- $A'_c$  et  $A'_t$  désignent les recettes, respectivement, du chargeur et du transporteur.

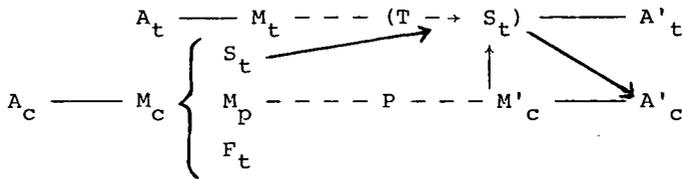
Les traits pleins représentent des phases du processus de circulation ; les traits en pointillé représentent des interruptions de ce processus ; les flèches en traits pleins représentent des contraintes temporelles entre phases respectives des cycles du capital chargeur et du capital transporteur.

---

(1) Ce schéma fait abstraction des moyens de transport utilisés gratuitement, comme les routes.

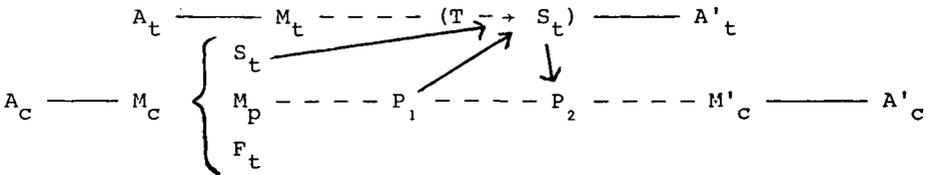
Le cas ( $\beta$ ) présente deux variantes : dans la première ( $\beta_1$ ) le transport public s'effectue à la fin du processus de production du capital chargeur ; dans la seconde, ( $\beta_2$ ), le transport public s'effectue entre opérations successives de ce processus.

La variante ( $\beta_1$ ) peut se schématiser de la manière qui suit :



Bien entendu, dans ce cas, la commande de services de transport n'est pas nécessairement préalable au processus de production, mais elle est préférable à la fois au transport et à la vente du produit.

Pour schématiser la variante ( $\beta_2$ ), il convient de distinguer plusieurs parties dans le processus de production, par exemple, une partie  $P_1$  et une partie  $P_2$ .



IV - SOUSSION FORMELLE ET SOUSSION  
REELLE DU TRAVAIL DU CAPITAL

4.1. - DISTINCTION ENTRE DEUX MODES DE SOUSSION  
DU TRAVAIL AU CAPITAL.

Selon MARX, l'intensité de l'exploitation capitaliste peut en théorie, se mesurer par le taux de plus-value, (ou taux d'exploitation), rapport de la plus-value produite à la valeur de la force de travail. Le capitalisme tend à faire croître ce taux, donc à faire augmenter la valeur (au sens marxien) de la production par journée de travail ou à faire diminuer la valeur de la force de travail.

La valeur de la production par journée de travail peut augmenter, à méthodes de production données, soit par prolongation de cette journée de travail, soit par intensification de ce travail. A durée et intensité du travail données, le taux d'exploitation ne peut croître que grâce à des changements dans les méthodes de production (donc des modifications qualitatives des processus de travail) qui augmentent la productivité de celui-ci. Il y a donc trois types, parfaitement compatibles, de modifications des conditions dans lesquelles s'effectuent le travail, qui provoquent l'augmentation du taux de plus-value (1) :

- 1°/ Prolongation de la journée de travail
- 2°/ Augmentation de l'intensité de travail
- 3°/ Elévation de sa productivité.

---

(1) *Le Capital*, Livre I, Chapitre 17 ; Pl, I, p. 1011.

MARX appelle respectivement "plus-value absolue" et "plus-value relative" la plus-value produite "par simple prolongation de la journée de travail" (1ère méthode) et par diminution de la valeur de la force de travail (3ème méthode) principalement (1) : ces deux concepts présupposent que l'on raisonne à intensité du travail donnée, bien que dans la réalité, l'intensification du travail se combine aussi bien avec la production de plus-value absolue qu'avec celle de plus-value relative.

D'autre part, MARX appelle "soumission formelle du travail au capital" "la subordination au capital d'un mode de travail tel qu'il était développé avant que n'ait surgi le rapport capitaliste" (2) : l'augmentation du taux de plus-value ne peut alors provenir que de la production de plus-value absolue.

Cependant, "ce en quoi le processus de travail soumis formellement au capital se distingue d'emblée -et se distinguera toujours plus- même s'il s'exerce sur la base de l'ancien mode de travail traditionnel, c'est l'échelle à laquelle il opère, c'est-à-dire, d'une part, le volume des moyens de production avancés, d'autre part, le nombre des ouvriers commandés par un même employeur" (3). De plus, le travail s'exerce avec une plus grande continuité et une intensité accrue (4).

Par opposition à la soumission formelle, la soumission réelle du travail au capital correspond à la production de plus-value relative, consécutive à l'augmentation de la productivité du travail par modification des procédés de production sous l'égide du capital (ou création de procédés nouveaux) ;

---

(1) *Le Capital*, Livre I, Chapitre 12 ; Pl 1, p. 852.

(2) *Chapitre inédit*, p. 195.

(3) *Idem.*, p. 197.

(4) *Idem.*, p. 203.

elle implique le bouleversement, constamment renouvelé des techniques et des rapports entre capitalistes et ouvriers (1). Pour MARX, la subordination réelle du travail au capital constitue le mode de production spécifiquement capitaliste, et tend à conquérir toutes les branches d'industrie ou "ne règne qu'une soumission formelle" (2).

La croissance de la productivité du travail, consécutive à sa subordination réelle au capital, a des effets contradictoires, des points de vue de la valeur d'usage et de la valeur d'échange : elle permet d'augmenter la quantité de valeurs d'usage produites, tout en diminuant la valeur des marchandises correspondantes (3). Cela engendre une tendance à la dévalorisation (au sens strict de "diminution de valeur") du capital productif accumulé. Il y a donc contradiction dialectique entre "l'accroissement sans cesse accéléré de la valeur du capital existant", but du mode de production capitaliste, et sa tendance, (accentuée par la subordination réelle du travail), "à un développement absolu des forces productives" (4). Cela rend plus impérieuse la nécessité, pour le capitalisme, de vendre sans cesse plus de marchandises (dont la valeur-travail baisse), d'agrandir sans cesse les marchés (5). En conséquence :

- 1°/ On élargit quantitativement la consommation existante ;
- 2°/ On crée des besoins accrus en propageant les besoins à une sphère plus grande ;
- 3°/ On crée de nouveaux besoins, on découvre et on produit de nouvelles valeurs d'usage (6).

---

(1) *Chapitre inédit*, p. 218.

(2) *Idem.*, p. 219.

(3) *Idem.*, p. 91, voir ci-dessus § 2.2. à la remarque 1.

(4) *Le Capital*, Livre 3, Chapitre 15 ; *PL*, T 2, p. 1030.

(5) *Chapitre inédit*, p. 104.

(6) "*Fondements de la critique de l'économie politique*", (éd. 10-18, T 2, p. 213).

Les difficultés à surmonter les obstacles à un tel élargissement des débouchés et simultanément, à accumuler "assez" rapidement (ce qui suppose un taux de profit "suffisant") engendrent périodiquement des crises de surproduction (1).

REMARQUE I

Les concepts de soumission formelle et de soumission réelle du travail au capital ne se trouvent pas seulement chez MARX dans le "Chapitre inédit du Capital", mais aussi dans le livre premier du "Capital", publié de son vivant, dans un passage que les traductions françaises ont omis (2).

R. DANGEVILLE traduit ce passage (3) de la manière suivante :

*"La production de plus-value relative implique donc un mode de production spécifiquement capitaliste qui, à son tour, ne surgit et ne se développe spontanément, avec ses méthodes, ses moyens et ses conditions, qu'à partir de la soumission formelle du travail au capital. A la soumission formelle du travail au capital succède la soumission réelle".*

Tout de suite après cela, MARX précise que le cas du travail à domicile, ou de dépendance (4) d'un usurier ne relèvent pas "encore" de la soumission formelle du travail au capital. Il s'agit de "formes de transition" (Zwitterformen) où le surtravail n'est extorqué ni par la contrainte directe, ni par le salariat (ce surtravail ne prend donc pas encore la forme de plus-value).

---

(1) Le Capital, Livre 3, Chapitre 15; Pl, II, pp. 1031-1041.

(2) Ce passage se trouve dans le chapitre intitulé "plus-value absolue et plus-value relative".

(3) "Un chapitre inédit du Capital", p. 196.

(4) MARX reprend ces exemples dans le "Chapitre inédit", p. 198.

REMARQUE 2

La production de plus-value absolue rencontre des limites, qui expliquent le recours à la production de plus-value relative (malgré l'importance des investissements qu'elle implique) et à l'intensification du travail pour accroître le taux de plus-value.

D'une part, la prolongation de la journée de travail se heurte à des limites physiologiques. "Dans une certaine mesure, une plus grande recette peut compenser la plus grande dépense en force vitale que le travail prolongé impose à l'ouvrier. Mais il arrive toujours un point où toute prolongation ultérieure de sa journée raccourcit la période moyenne de sa vie en bouleversant les conditions normales de sa reproduction et de son activité. Dès lors le prix de la force de travail et son degré d'exploitation cessent d'être des grandeurs commensurables" (1).

D'autre part, la prolongation de la journée de travail peut être limitée par les luttes ouvrières. C'est ainsi que MARX cite de nombreux exemples historiques tendant à montrer que "la création d'une journée de travail normale" est le résultat d'une guerre civile longue, opiniâtre et plus ou moins dissimulée entre la classe capitaliste et la classe ouvrière" (2).

REMARQUE 3

Le salaire aux pièces permet d'accroître le taux de plus-value. En effet, "le salaire aux pièces une fois donné, l'intérêt personnel pousse l'ouvrier naturellement à tendre sa force le plus possible, ce qui permettra au capitaliste d'élever plus facilement le degré normal de l'intensité du travail.

---

(1) *Le Capital*, Livre 1, Chapitre 17, § III ; Pl, I, p. 1019.

(2) *Le Capital*, Livre 1, Chapitre 10, § VII ; Pl, I, p. 833.

L'ouvrier est également intéressé à prolonger la journée de travail, parce que c'est le moyen d'accroître son salaire quotidien ou hebdomadaire" (1) : le salaire aux pièces favorise donc la production de plus-value absolue. De plus, cette forme de salaire rend superflue "une grande partie du travail de surveillance" (l'intensité du travail étant assurée, et une qualité minimale garantie par la menace du refus de "rémunération du produit"). Ces considérations démontrent que "le salaire aux pièces est la forme du salaire la plus appropriée au mode de production capitaliste" (2) ; d'autant plus qu'il favorise l'individualisme et la concurrence entre les travailleurs.

"Si le travail augmente en productivité, la même quantité de produits représente une quantité diminuée de travail. Alors le salaire aux pièces, qui n'exprime que le prix d'une quantité déterminée de travail, doit varier de son côté" (3). On voit donc que la distinction entre productivité et intensité du travail est un fondement nécessaire à la théorie économique du salaire aux pièces (théorie qui n'existe que chez MARX).

Le salaire aux pièces peut permettre aux capitalistes de faire augmenter le taux de plus-value en dépit des législations éventuelles sur les conditions de travail. MARX mentionne surtout, à ce propos, le rôle du salaire aux pièces pour intensifier le travail lorsque la durée de la journée de travail est limitée par la loi (3).

#### REMARQUE 4

Une innovation dans un processus de production n'abaisse la valeur de la marchandise correspondante que lorsque

---

(1) *Le Capital*, Livre I, Chapitre 21 ; *PL*, I, p. 1053.

(2) *Le Capital*, Livre I, Chapitre 21 ; *PL*, I, p. 1053.

(3) *Le Capital*, Livre I, Chapitre 21 ; *PL*, I, p. 1056.

cette innovation est généralisée, c'est-à-dire lorsqu'elle a abaissé la durée du temps de travail socialement nécessaire à sa production. Selon l'analyse de MARX, avant cette généralisation, l'innovation procure aux capitalistes qui l'ont adoptée un surprofit (c'est-à-dire un profit à un taux supérieur au taux moyen) (1). L'augmentation de productivité due à l'innovation considérée n'abaisse la valeur de la marchandise produite qu'une fois cette innovation généralisée sous la contrainte de la concurrence ; mais alors cette innovation ne rapporte plus de surprofit. Si cette innovation exige d'importants investissements en capital constant, et plus particulièrement, en capital fixe, sa généralisation tend même à provoquer une chute du taux de profit (2).

#### REMARQUE 5

Pour MARX, un accroissement de productivité ne peut faire baisser la valeur de la force de travail que s'il affecte "les marchandises nécessaires à l'entretien de l'ouvrier ou les moyens de production de ces marchandises... Au contraire, dans les branches d'industrie qui ne fournissent ni les moyens de subsistance ni leurs éléments matériels, un accroissement de productivité n'affecte point la valeur de la force de travail" (3). En réalité, les moyens de production des moyens de production des moyens de subsistance entrent dans la formation de la valeur de la force de travail, même s'ils n'entrent pas dans le processus immédiat de production de ces moyens de subsistance, etc...

Quoi qu'il en soit, il est clair que les gains de productivité dans la production de certaines marchandises n'abaissent pas la valeur de la force de travail : c'est le cas, notamment des armes et "des produits de luxe".

---

(1) Dans la théorie de MARX l'idée selon laquelle le capital constant serait productif de valeur est illusoire, mais s'explique par l'existence de ce surprofit.

(2) Ce point est développé, sur le plan macroéconomique, dans la 3ème section du livre 3 du Capital, consacré à la loi de la baisse tendancielle du taux de profit.

(3) Le Capital, Livre I, Chapitre 12 ; Pl. I. pp. 852-853.

4.2. - PRODUCTION DE PLUS-VALUE RELATIVE ET SOCIALIZATION  
CAPITALISTE DES PROCESSUS DE TRAVAIL.

Une traduction plus exacte que celle de J. ROY (1) d'un passage du chapitre du Capital intitulé "Plus-value absolue et plus-value relative" est la suivante : "aussi longtemps que le processus de travail demeure purement individuel, le même travailleur accomplit lui-même toutes les fonctions qui, plus tard, se séparent. Dans l'appropriation individuelle des objets de la nature à ses besoins vitaux, il se contrôle lui-même. Par la suite, il est contrôlé. L'homme seul ne peut agir sur la nature sans mettre en action ses propres muscles sous le contrôle de son propre cerveau. De même que dans le système de la nature, la tête et la main fonctionneront ensemble, le processus de travail réunit de manière indissociable travail cérébral et travail manuel. Par la suite ceux-ci se scindent jusqu'à devenir des contraires antagonistes".

---

(1) La traduction de ce passage, aux Editions Sociales et dans la collection de la Pléiade (Livre 1, Chapitre 16) est :

"L'homme crée un produit en appropriant un objet externe à ses besoins et dans cette opération, le travail manuel et le travail intellectuel sont unis par des liens indissolubles, de même que dans le système de la nature le bras et la tête ne vont pas l'un sans l'autre".

Dans cette traduction, il est fait mention de l'"homme" en général alors que MARX fait état de "l'homme seul" (der einzelne Mensch), accomplissant un processus de travail individuel. D'autre part, le concept de processus de travail disparaît dans cette traduction. Enfin, la contradiction dialectique entre travail intellectuel et travail manuel, engendrée, selon MARX par la socialisation capitaliste du processus de travail, est passée sous silence, de même que l'apparition du contrôle du travail d'autrui.

Le passage de la soumission formelle à la soumission réelle du travail au capital provoque la transformation des processus de travail, qui d'individuels deviennent collectifs.

MARX écrit :

*"Avec le développement de la soumission réelle du travail au capital, ou mode de production spécifiquement capitaliste, le véritable agent du procès de travail total n'est plus le travailleur individuel mais une force de travail se combinant toujours plus socialement" (1).*

De manière plus précise, "les forces de production de la société, ou forces productives du travail, se socialisent et deviennent directement sociales (collectives), grâce à la coopération, la division du travail au sein de l'atelier l'emploi du machinisme et, en général, les transformations que subit le procès de production grâce à l'emploi conscient des sciences naturelles, de la mécanique, de la chimie, etc... appliquées à des fins technologiques déterminées, et grâce à tout ce qui se rattache au travail effectué à une grande échelle, etc..." (2).

La soumission réelle au capital des processus de travail provoque donc des transformations de plus en plus profondes de ceux-ci : augmentation du nombre de travailleurs coopérant à un même processus de travail, division accrue du travail entre ceux-ci, transformation des instruments de travail, etc... MARX distingue dans "Le Capital" trois phases successives, au cours desquelles la structure du processus de travail se différencie de plus en plus de celle du processus de travail artisanal :

---

(1) "Un chapitre inédit du Capital", p. 226.

(2) "Un chapitre inédit du Capital", p. 199.

- 1 - La coopération simple, où plusieurs travailleurs effectuent parallèlement les mêmes tâches avec des instruments communs (au moins pour une partie d'entre eux).
- 2 - La division manufacturière du travail, où l'ancien processus de travail artisanal se trouve morcelé entre plusieurs travailleurs accomplissant des tâches distinctes.
- 3 - La "grande industrie", caractérisée par l'usage de machines (la révolution industrielle correspondant à l'introduction de celles-ci).

Du point de vue quantitatif, "la machine est le moyen le plus puissant d'accroître la productivité du travail" (1) ; du point de vue qualitatif c'est l'introduction de machines qui change le plus profondément le processus de travail. En effet, dans les deux premières phases de la subordination réelle du travail au capital, le processus de travail est dérivé du processus artisanal : l'ensemble des tâches à accomplir demeure le même. Au contraire, dans la troisième phase, de nouvelles tâches apparaissent, et des transformations des objets de travail effectuées auparavant par les travailleurs sont réalisées par des machines. Ainsi donc pour MARX, la division capitaliste du travail est qualitativement différente au sein des manufactures, de ce qu'elle est lorsqu'elle se fonde sur le machinisme : dans le premier cas son principe est "subjectif" (fondé sur les opérations manuelles possibles pour les travailleurs sujets de la production), dans le second cas, son principe est "objectif", c'est-à-dire émancipé des facultés individuelles de l'ouvrier (2). Ces trans-

---

(1) *Le Capital*, Livre I, Chapitre 15, §. III ; Pl., II, p. 942.

(2) *Le Capital*, Livre I, Chapitre 15 ; Pl., I, p. 924.  
MARX s'inspire en cela de l'ouvrage "Philosophie des manufactures" de A. URE, dont il fait une longue citation dans "Misère de la philosophie" pour réfuter la conception de PROUDHON selon laquelle la division du travail serait "une loi éternelle, une catégorie simple et abstraite".

formations accentuent la division et la parcellisation du travail au sein des unités de production, déqualifiant autant que possible le travail du plus grand nombre et lui ôtant toute marge d'initiative, séparant conception et exécution du travail (c'est-à-dire, les aspects intellectuels, des aspects manuels de celui-ci), introduisant une hiérarchie de plus en plus grande entre les salariés (y compris entre ceux qui sont productifs de plus-value) ; le rôle de cette hiérarchie se définit à la fois relativement à la reproduction de valeurs d'usage (aspects techniques) et à l'extorsion de plus-value (établissement de rapports d'autorité et d'obéissance dans le travail, surveillance et contrôle de celui-ci).

Ainsi s'approfondit la scission entre les ouvriers et "les puissances intellectuelles de la production" qui leur sont opposées comme la propriété d'autrui et comme pouvoir qui les domine. Cette scission commence à poindre dans la coopération simple où le capitaliste représente vis-à-vis du travailleur isolé l'unité et la volonté du travailleur collectif ; elle se développe dans la manufacture, qui mutile le travailleur au point de le réduire à une parcelle de lui-même ; elle s'achève enfin dans la grande industrie qui fait de la science une force productive indépendante du travail et l'enrôle au service du capital" (1).

Cette citation montre que, pour MARX, les "puissances intellectuelles de la production" ne s'identifient pas à la science (contrairement à la thèse que soutient J. FALLOT dans ouvrage "MARX et le machinisme") puisque leur scission d'avec les ouvriers débute avec la coopération simple, c'est-à-dire avant l'application technique de la science ; de plus, avant la subordination réelle du travail au capital, les travailleurs ("manuels") étaient intégralement porteurs de ces puissances intellectuelles de la production.

---

(1) *Le Capital*, Livre I, Chapitre 14, §. V ; Pl., I, p. 904.

Toute discussion se plaçant d'un point de vue marxiste, sur ce que certains appellent la "révolution scientifique et technique" contemporaine, sur le rôle des ingénieurs, techniciens et cadres etc... doit prendre en compte d'une part tout ce que MARX entend par "subordination du travail au capital" d'autre part l'histoire des transformations de celle-ci.

Dans le "Chapitre inédit du Capital", MARX rectifie en ce qui concerne l'apparente "indépendance" de la science par rapport au travail, le contenu de la dernière phrase de la citation ci-dessous :

*"(Seul le travail socialisé (1) est en mesure d'appliquer les produits généraux du développement humain (2) - par exemple les mathématiques - au procès de la production immédiate, le développement de ces sciences étant à son tour déterminé par le niveau atteint par le procès de production matériel).*

*Tout ce développement de la force productive du travail socialisé, de même que l'application au procès de production immédiate de la science, ce produit général du développement social, s'opposant au travail plus ou moins isolé et dispersé de l'individu particulier, et ce d'autant que tout se présente directement comme force productive du capital, et non comme force productive du travail, que ce soit celle du travailleur isolé, des travailleurs associés dans le procès de production ou même d'une force productive du travail qui s'identifierait au capital.*

*Cette mystification, propre au rapport capitaliste en général, va se développer désormais "(c'est-à-dire, à partir du moment où le travail est soumis réellement au capital)" beaucoup plus que ce ne pouvait être le cas dans la simple soumission formelle du travail au capital".*

---

(1) "Un chapitre inédit du capital", p. 200. Nous avons souligné les mots qui sont en italique dans le texte de référence.

(2) Nous revenons sur cette question au §. 6.1.3.

REMARQUE 1

Dans le livre I du Capital, l'accroissement de la productivité (dont le progrès technique proprement dit n'est qu'un aspect) ou de la force productive (du travail) apparaît comme résultant des efforts collectifs du capitalisme pour produire de la plus-value relative, c'est-à-dire pour dévaloriser la force de travail. Notamment comme le souligne A.D.F. MAGALINE (1) :

*"Non seulement le développement du machinisme est conditionné pour le bouleversement préalable de l'organisation du procès de travail, mais il apparaît lui-même, dans l'analyse qu'en fait MARX, comme l'aboutissement de la domination des rapports de production capitalistes sur le procès de production. "Bien entendu", le capitaliste individuel ne saurait avoir pour "objectif" de dévaloriser la force de travail de "ses" ouvriers est simplement un moyen de lutter contre les capitalistes concurrents... Ainsi, la lutte collective de la classe capitaliste, pour accroître le degré d'exploitation de la classe ouvrière disparaît entièrement, au niveau des représentations, derrière la lutte concurrentielle entre capitalistes" (2).*

Il en résulte que c'est la lutte de classes qui, dans le livre I du Capital, apparaît comme étant le moteur de la socialisation des processus de travail et de l'élévation consécutive de leur force productive.

REMARQUE 2

Les systèmes de "direction scientifique du travail" de TAYLOR (3), et de travail à la chaîne peuvent être analysés comme des formes de subordination réelle du travail au capital

---

(1) Dans "Lutte de classes et dévalorisation du Capital", p. 49.

(2) Ibid., pp. 73-74.

(3) Cf. "Le Taylorisme, hier et demain", par A. HERON (Les Temps Modernes, Août-Septembre 1975).

qui approfondissent les tendances analysées par MARX : augmentation de l'intensité du travail grâce, dans un cas, au salaire à la tâche, et dans l'autre cas, à la chaîne de montage (système particulier de machines), augmentation de productivité liée à l'accentuation de la division du travail, y compris de la séparation entre conception (fondée sur le chronométrage) et exécution du travail, etc....

REMARQUE 3

Par suite de la socialisation des processus de travail, le nombre des travailleurs subordonnés à une même fraction autonome de capital tend à augmenter, ainsi que la quantité de travail abstrait "cristallisé" dans les moyens de production mis en oeuvre (autrement dit que la valeur-travail de ceux-ci). Il y a donc dans chaque branche, élévation du seuil minimal que doit atteindre la valeur d'une somme d'argent pour pouvoir se transformer en capital : cela implique une tendance à la concentration du capital industriel.

V - FORMES DE SOUMISSION REELLE DU TRAVAIL  
AU CAPITAL, ANTERIEURES AU MACHINISME

5.1. - LA COOPERATION SIMPLE.

Il y a coopération simple lorsque plusieurs travailleurs accomplissent ensemble des travaux identiques. "C'est là la première phase de transformation que parcourt le processus de travail par suite de sa subordination au capital" (1).

"Comparée à une somme égale de journées de travail individuelles et isolées, la journée de travail combinée rend plus de valeurs d'usage et diminue ainsi le temps nécessaire pour obtenir l'effet voulu" (2). Cette productivité supérieure peut être acquise de nombreuses manières :

- par des économies dans les instruments de travail, grâce à leur usage en commun ("la valeur de moyens de production communs et concentrés" croît en général moins que proportionnellement à leur capacité).
- par multiplication de la "puissance mécanique du travail".
- par extension de l'action dans l'espace (cas des grands travaux).
- par agglomération des travailleurs, rapprochement d'opérations diverses mais connexes, concentration des moyens de production.
- par mobilisation, aux moments critiques, (récoltes, etc...) de grandes quantités de travail.
- par développement de l'émulation.
- par exécution simultanée d'opérations diverses.

---

(1) *Le Capital, Livre I, Chapitre 13; Pl, I., p. 874.*

(2) *Le Capital, Livre I, Chapitre 13; Pl, I., p. 867.*

Tout travail social, "se déployant sur une assez grande échelle, réclame une direction pour mettre en harmonie les activités individuelles" (1). Cette fonction de direction, de surveillance et de médiation devient la fonction du capital dès que le travail qui lui est subordonné devient coopératif, et comme fonction capitaliste elle acquiert des caractères spéciaux" (2). Comme le processus de production sur lequel elle s'exerce, cette direction capitaliste a en effet une double face : elle est direction d'un processus de travail coopératif, et d'un processus d'extraction de plus-value (par suite de ce deuxième aspect, elle "devient nécessairement despotique") (3).

Le lien entre les fonctions individuelles se trouve en dehors des travailleurs qui coopèrent, "dans le capital qui les réunit et les retient. L'enchaînement de leurs travaux leur apparaît idéalement comme le plan du capitaliste et l'unité de leur corps collectif leur apparaît pratiquement comme son autorité, la puissance d'une volonté étrangère qui soumet leurs actes à son but" (3). Par suite, la nécessité du contrôle de l'emploi des moyens de production "qui font face au travailleur comme propriété étrangère" s'accroît avec l'importance de ceux-ci. "Le capitaliste commence par se dispenser du travail manuel" (3). Puis le travail de surveillance devient la fonction exclusive de salariés qui "commandent au nom du capital" (3). Lorsque ceux-ci s'accroissent en nombre, il apparaît en leur sein une hiérarchie comparable à celle des officiers militaires.

## 5.2. - LA DIVISION MANUFACTURIERE DU TRAVAIL.

Ce que MARX appelle "division manufacturière du travail" correspond à la coopération de travailleurs accomplissant des tâches différentes, provenant de la décomposition de processus

---

(1) *Le Capital, Livre I, Chapitre 13 ; Pl., I, p. 869.*

(2) *Le Capital, Livre I, Chapitre 13 ; Pl., I, p. 870.*

(3) *Le Capital, Livre I, Chapitre 13 ; Pl., I, p. 871.*

de travail artisanaux (ou des tâches correspondant à des métiers artisanaux qui étaient auparavant "distincts et séparés") (1). "Au lieu de faire exécuter par le même ouvrier les diverses opérations les unes après les autres, on les sépare, on les isole, puis on confie chacune d'elle à un ouvrier spécial, et toutes ensemble sont exécutées simultanément et côte à côte par les coopérateurs" (2). "De produit individuel d'un ouvrier indépendant faisant une foule de choses, la marchandise devient le produit social d'une réunion d'ouvriers dont chacun n'exécute constamment que la même opération de détail" (2). L'analyse du processus de travail "dans ses phases particulières se confond ici tout à fait avec la décomposition du métier de l'artisan dans ses diverses opérations manuelles. Composée ou simple, l'exécution ne cesse de dépendre de la force, de l'habileté, de la promptitude et de la sûreté de main de l'ouvrier dans le manie-ment de son outil" (1).

Chaque opération prend moins de temps si elle est la seule accomplie par un travailleur parcellaire, que si elle fait partie d'une série d'opérations exécutées par celui-ci. Comme "le mécanisme vivant de la manufacture, le travailleur collectif, n'est composé que de pareils travailleurs parcellaires", (3) la division manufacturière du travail fournit plus de produits en un temps donné que la coopération simple ou l'artisanat. De plus, la parcellisation du travail facilite l'accumulation de "tours de main" le développement de la virtuosité individuelle et le perfectionnement des outils.

En tant que membre du travailleur collectif, le travailleur parcellaire devient "d'autant plus parfait qu'il est borné et plus incomplet. L'habitude d'une fonction unique le transforme en organe infallible et spontané de cette fonction, tandis que

---

(1) *Le Capital*, Livre I, Chapitre 14 ; Pl. I, p. 878.

(2) *Le Capital*, Livre I, Chapitre 14 ; Pl. I, p. 877.

(3) *Le Capital*, Livre I, Chapitre 14 ; Pl. I, p. 879.

l'ensemble du mécanisme le contraint d'agir avec la régularité d'une pièce de machine" (1). "Dans la manufacture, l'enrichissement du travailleur collectif, et par suite du capital, en forces productives sociales, a pour condition l'appauvrissement du travailleur en forces productives individuelles" (2).

"Les fonctions diverses du travailleur collectif étant plus ou moins simples ou complexes, inférieures ou élevés, ses organes, c'est-à-dire les forces de travail individuelles, doivent aussi être plus ou moins simples ou complexes ; elles possèdent par conséquent des valeurs différentes. La manufacture crée ainsi une hiérarchie des forces de travail à laquelle correspond une échelle graduée des salaires" (3). Si la manufacture "développe la spécialité isolée au point d'en faire une virtuosité aux dépens de la puissance de travail intégrale, elle commence aussi à faire une spécialité du défaut de tout développement. A côté de la gradation hiérarchique prend place une division simple des travailleurs en habiles inhabiles". Ainsi sont diminués les frais de formation de la qualification (comparativement à ceux qu'exige le métier artisanal) et "la force de travail perd de sa valeur" (4).

REMARQUE :

MARX oppose la division manufacturière du travail à ce qu'il appelle la "division sociale du travail", provenant de "l'échange entre sphères de production différentes et indépendantes les unes des autres" (5). La division manufacturière du

---

(1) *Le Capital*, Livre I, Chapitre 14 ; Pl. I, p. 890.

(2) *Le Capital*, Livre I, Chapitre 14 ; Pl. I, p. 905.

(3) *Le Capital*, Livre I, Chapitre 14 ; Pl. I, p. 890.

(4) *Le Capital*, Livre I, Chapitre 14 ; Pl. I, p. 892.

(5) *Le Capital*, Livre I, Chapitre 14 ; Pl. I, p. 893.

travail suppose l'autorité du capitaliste sur des salariés "transformés en simples membres d'un mécanisme qui lui appartient" (1), et la concentration des moyens de production ; au sein de la manufacture, les proportions de travailleurs attachés à chaque fonction sont fixées à priori. "La division sociale du travail met en face les uns des autres des producteurs indépendants qui ne reconnaissent en fait d'autorité que celle de la concurrence (2)" ; les moyens de production sont disséminés entre ces productions ; les proportions de travailleurs entre les sphères de production "correspondantes ne s'établissent qu'a posteriori, en procédant d'une "nécessité fatale, cachée, muette, saisissable seulement dans les variations barométriques des prix du marché, s'imposant et dominant par des catastrophes l'arbitraire déréglé des producteurs marchands (3).

MARX reproche à l'économie politique de considérer "la division sociale du travail en général du point de vue de la division manufacturière (3)".

---

(1) *Le Capital*, Livre I, Chapitre 14 ; Pl. I, p. 898.

(2) *Idem.*, note 4 de la page 73.

(3) *Le Capital*, Livre I, Chapitre 14 ; Pl. I, p. 908.

## VI - LE MACHINISME

La mécanisation et l'automatisation des processus de travail consistent en le remplacement dans l'accomplissement de certaines opérations, de travailleurs par des machines, c'est-à-dire des "mécanismes" produits par l'homme. MARX étudie les changements ainsi provoqués dans le processus de production capitaliste sous l'angle de ses deux aspects, dialectiquement liés (de celui du processus de travail et celui de la mise en valeur du capital).

Le passage de l'outil à la machine inverse le rapport du travailleur à ses instruments : le travailleur se sert de ses outils, mais l'ouvrier sert la machine et suit généralement son rythme. Il en résulte que la subordination du processus de travail à la mise en valeur du capital (inhérente à la production de plus-value, donc au mode de production capitaliste) trouve dans le machinisme un moyen technique privilégié, bien que cette subordination soit apparue antérieurement (1) à celui-ci. L'introduction des machines provoque donc des transformations qualitatives des processus de travail.

En tant qu'instruments de processus de production capitalistes les machines sont supports de capital fixe ; elles transmettent graduellement leur valeur aux produits. Le taux de profit est d'autant plus élevé que la quantité produite (et vendue), durant la période d'utilisation de la machine, est plus grande (c'est-à-dire, que la fraction de la valeur de la machine transmise à chaque unité de produit est plus petite).

---

(1) Cette antériorité, telle qu'elle est explicitée dans "Le Capital" montre que (contrairement à certaines idées technicistes reçues), les conceptions de maturité de MARX, relatives au rôle historique du progrès technique et au rapport entre rapports de production et forces productives ne consistent pas en le primat absolu de celles-ci, réduites principalement à leur aspect technique.

La nécessité d'"amortir" les machines aussi rapidement que possible engendre donc des tendances à l'allongement de la durée de travail (1) et à l'intensification de celui-ci. Ainsi, selon l'analyse de MARX, "le moyen le plus puissant de raccourcir le temps de travail" devient, dans le mode de production capitaliste, un moyen "de transformer la vie entière du travailleur et de sa famille en temps disponible pour la mise en valeur du capital" (2), (à moins qu'il ne l'oblige à grossir les effectifs de l'"armée de réserve", et à le condamner ainsi au chômage, en période de crise).

## 6.1. - MACHINES ET TRANSFORMATIONS DES PROCESSUS DE TRAVAIL.

### 6.1.1. - Outils, machines, systèmes de machines automatiques.

Selon MARX, ce n'est pas en tant qu'objet considéré en soi que la machine diffère de l'outil. A partir des années 1860, il rejette l'idée selon laquelle ce serait la source d'énergie (humaine ou "naturelle") qui fonderait cette différence ; il se moque de ceux qui pensent qu'"une charrue, par exemple, serait une machine tandis que la "Jenny" (machine à filer), "la plus compliquée, etc...", du moment qu'elle est mue à la main, ne le serait pas" (3).

*La différence entre l'outil et la machine réside dans la structure des processus de travail dont ils sont instruments.*

---

(1) Si la lutte de la classe ouvrière réussit à contre-carrer cette tendance, il y a du moins, allongement tendantiel de la durée journalière d'utilisation (système des 3 x 8, par exemple).

(2) *Le Capital*, Livre I, Chapitre 15, § III; Pl. I, p. 948.

(3) Lettre de MARX à ENGELS du 28/1/1863 (in "*Lettres sur le Capital*", Ed. Sociales, pp. 133-135). Dans les "*Fondements de la critique de l'économie politique*", MARX écrivait en 1857-1858 : "La machine n'a plus rien de commun avec l'instrument du travailleur individuel. Elle se distingue tout à fait de l'outil qui transmet l'activité du travailleur à l'objet. En effet, l'activité se manifeste bien plutôt comme le seul fait de la machine, l'ouvrier surveillant l'action transmise par la machine aux matières premières et la protégeant contre les dérèglements", (col. 10-18, T 3, p. 327).

La machine est "un mécanisme qui, ayant reçu le mouvement convenable, exécute avec ses instruments les mêmes opérations que le travailleur exécutait auparavant avec des instruments pareils. Dès que l'instrument, sorti des mains de l'homme est manié par un mécanisme, la machine-outil a pris la place du simple outil. Une révolution s'est accomplie alors même que l'homme resté le moteur (1)".

Ainsi donc, pour MARX, la révolution industrielle part de la révolution dans les processus de travail, par éviction, grâce aux machines, du travail humain "affectant immédiatement la matière à transformer (2)".

La mécanisation permet de "libérer" partiellement le processus de travail des limitations organiques de l'homme (ou des animaux).

Par exemple, le nombre d'outils actionnés simultanément par une machine peut être incomparablement supérieur au nombre de mains des opérateurs travaillant sur cette machine : celle-ci peut accomplir des opérations qui, dans une manufacture, auraient exigé la coopération d'un certain nombre d'ouvriers. D'autre part, il devient vite nécessaire de remplacer l'homme comme moteur de la machine (3).

Mais la machine-outil n'est que "l'élément simple de la production mécanique (3)", n'est qu'un "organe du mécanisme productif". Celui-ci peut prendre deux formes :

- la coopération simple, consistant en l'agglomération de machines-outils de même espèce fonctionnant dans le même local et simultanément" (4).

---

(1) *Le Capital*, Livre I, Chapitre 15; Pl. I, p. 917.

(2) *Ibid.*, note (3), p. 76.

(3) *Le Capital*, Livre I, Chapitre 15, § I; Pl. I, p. 924.

(4) *Ibid.*, Pl. I, p. 925.

- le système de machines, caractérisé par le fait que l'"objet de travail parcourt successivement une série de divers processus gradués exécutés par une chaîne de machines-outils différentes mais combinées les unes avec les autres. "La coopération par division du travail, qui caractérise la manufacture, paraît ici comme combinaison de machines d'opérations parcel-laires" (1).

"De même que, dans la manufacture, la coopération im-médiate des ouvriers parcellaires crée certains nombres propor-tionnels déterminés entre les différents groupes, de même dans le système de machines, l'occupation continuelle des machines partielles les unes par les autres crée un rapport déterminé entre leur nombre, leur dimension et leur célérité. La machine d'opération combinée, qui forme maintenant un système articulé de différentes machines-outils et de leurs groupes, est d'autant plus parfaite que son mouvement d'ensemble est plus continu, c'est-à-dire que la matière première passe avec moins d'inter-ruption de sa première phase à la dernière, d'autant plus donc que le mécanisme et non la main de l'homme lui fait parcourir ce chemin" (2).

Pour MARX, "la forme la plus développée du machinisme productif" est le système automatique de machines-outils. "Dès que la machine-outil exécute tous les mouvements nécessaires au façonnement de la matière première sans le secours de l'homme, et ne le réclame qu'après coup, dès lors il y a un véritable système automatique, susceptible cependant de constantes amélio-rations de détail" (3). "Cet automate se compose de nombreux organes mécaniques et intellectuels, ce qui détermine les ouvriers à n'en être plus que des accessoires conscients" (4).

---

(1) *Le Capital, Livre I, Chapitre 15, § I; Pl. I, p. 923.*

(2) *Ibid., p. 924.*

(3) *Ibid., p. 925.*

(4) *Fondements de la critique de l'économie politique, éd. 10-18, t 3, pp. 326-327.*

6.1.2. - Machine, travailleurs et division du travail.

Pour MARX, la relation des travailleurs avec, respectivement, l'outil et la machine, est en quelque sorte inversée :

*"Dans la manufacture et le métier, l'ouvrier se sert de son outil ; dans la fabrique il sert la machine. Là le mouvement de l'instrument part de lui ; ici il ne fait que le suivre"* (1).

Le travailleur animait l'outil "de son art et de son habileté propre, car le maniement de l'instrument dépendait de sa virtuosité. En revanche, la machine qui possède habileté et force à la place de l'ouvrier, est elle-même désormais le virtuose, car les lois de la mécanique agissant en elle l'ont dotée d'une âme" (2).

Cette inversion implique une différence essentielle dans l'organisation du processus de travail entre, d'une part, la manufacture, et d'autre part, la fabrique fondée sur le machinisme. "Dans la manufacture, les ouvriers forment autant de membres d'un mécanisme vivant. Dans la fabrique, ils sont incorporés à un mécanisme mort qui existe indépendamment d'eux" (2). Dans la manufacture, chaque opération est, d'avance, "accommodée à l'ouvrier" ; le principe d'organisation est "subjectif". Dans la fabrique, "le processus total est considéré en lui-même, analysé dans ses principes constituants et ses différentes phases, et le problème qui consiste à exécuter chaque processus partiel et à relier les divers processus partiels entre eux est résolu au moyen de la mécanique, de la chimie, etc..." (1). Le principe d'organisation du processus de production devient ainsi "objectif", dans la mesure où il s'émancipe des facultés individuelles de l'ouvrier.

---

(1) *Le Capital, Livre I, Chapitre 15 ; Pl., I, p. 924.*

(2) *Ibid., p. 955.*

Il en résulte une division du travail autre que celle (fondée sur le métier) de la manufacture. "La gradation hiérarchique d'ouvriers spécialisés qui la caractérise est remplacée dans la fabrique automatique par la tendance à égaliser ou à niveler les travaux incombant aux aides du machinisme... Les différences naturelles de l'âge et du sexe deviennent prédominantes" (1). "La classification fondamentale devient celle des travailleurs aux machines-outils... et de manoeuvres... subordonnés aux premiers" (2) ; parmi ces manoeuvres, il y a ceux qui "fournissent aux machines leurs matières premières. A côté de ces classes principales prend place un personnel numériquement insignifiant d'ingénieurs, de mécaniciens, de menuisiers, etc... qui surveillent le mécanisme général et pourvoient aux réparations nécessaires. C'est une classe supérieure de travailleurs, les uns formés scientifiquement, les autres ayant un métier placé en dehors du cercle des ouvriers de fabrique auxquels ils ne sont qu'agréés" (2).

Alors que dans les manufactures, l'ouvrier est enchaîné pour toujours à la même besogne, il n'y a pas nécessité de consolider la distribution des ouvriers entre les machines constituant un système (2). Et même, "puisque le mouvement d'ensemble de la fabrique procède de la machine et non de l'ouvrier, un changement continu du personnel n'amènerait aucune interruption dans le procès de travail". De plus, la rapidité avec laquelle le travail est appris supprime "la nécessité de le convertir en vocation exclusive d'une classe particulière de travailleurs" (2).

Le machinisme approfondit "la séparation entre le travail manuel et les puissances intellectuelles de la production qu'elle transforme en pouvoirs du capital sur le travail.

---

(1) *Le Capital*, Livre I, Chapitre 15, §. IV ; Pl., I, p. 952.

(2) *Ibid.* Pl., I, p. 953.

L'habileté de l'ouvrier apparaît chétive devant la science prodigieuse, les énormes forces naturelles, la grandeur du travail social incorporées au système mécanique, qui constituent la puissance du Maître" (1). La grande industrie, dans sa forme capitaliste "transforme l'ouvrier de fabrique en accessoire conscient d'une machine partielle" (2).

"La subordination technique de l'ouvrier à la marche uniforme du moyen de travail et la composition particulière du travailleur collectif d'individus des deux sexes et de tout âge créent une discipline de caserne, parfaitement élaborée dans le régime de la fabrique. Là, le soi-disant travail de surveillance, et la division des ouvriers en simples soldats et sous-officiers industriels sont poussés à leur dernier degré de développement" (3). MARX fait à ce propos une longue citation de la "Philosophie des manufactures" de Ure, qui écrivait dans les années 1835-1836 :

*"La principale difficulté ne consistait pas autant dans l'invention d'un mécanisme automatique... la difficulté consistait surtout dans la discipline nécessaire, pour faire renoncer les hommes à leurs habitudes irrégulières dans leur travail et les identifier avec la régularité invariable du grande automate..."*

*Même aujourd'hui que ce système est organisé dans toute sa perfection il est presque impossible de lui trouver, parmi les ouvriers qui ont passé l'âge de la puberté, d'utiles auxiliaires" (4).*

---

(1) *Le Capital, Livre I, Chapitre 15, § IV; Pl., I, p. 956.*

(2) *Le Capital, Livre I, Chapitre 15, § IX; Pl., I, p. 987.*

(3) *Le Capital, Livre I, Chapitre 15, § IV; Pl., I, p. 957.*

(4) *Bien entendu, ce système est aujourd'hui incomparablement plus perfectionné, grâce, notamment, au taylorisme et à la chaîne de montage.*

MARX va jusqu'à écrire :

*"Jetant aux orties la division des pouvoirs, ailleurs tant prônée par la bourgeoisie, et le système représentatif dont elle raffole, le capitaliste formule en législateur privé et d'après son bon plaisir son pouvoir autocratique sur ses bras dans son code de fabrique" (1).*

Enfin, les machines imposent aux ouvriers un milieu de travail qui dégrade les "conditions vitales" et "affecte tous les sens" : élévation artificielle de température, pollution de l'atmosphère, bruit des machines, dangers d'accidents (mutilations ou morts) (2).

#### REMARQUE 1

Pour MARX, la machine sert d'arme du capitalisme contre les ouvriers. "C'est comme puissance ennemie de l'ouvrier que le capital l'emploie, et il le proclame hautement. Elle devient l'arme de guerre la plus irrésistible pour réprimer les grèves, ces révoltes périodiques du travail contre l'autocratie du capital"... (3). En effet, "dès que le maniement de l'outil échoit à la machine, la valeur d'échange de la force de travail s'évanouit, en même temps que sa valeur d'usage. L'ouvrier, comme un assignat démonétisé, n'a plus cours" (4). Le rendement du capital est "en raison directe du nombre d'ouvriers dont la machine anéantit les conditions d'existence" (4). Cela explique les nombreuses luttes ouvrières contre les machines qui sont souvent retardé leur utilisation.

- 
- (1) *Le Capital, Livre I, Chapitre 15, § V ; Pl., I, p. 957.*  
Ce passage pose le problème du rapport entre l'autorité au sein de l'entreprise et le régime politique.
- (2) *Le Capital, Livre I, Chapitre 15, § IV ; Pl., I, p. 958-961.*
- (3) *Le Capital, Livre I, Chapitre 15, § VI ; Pl., I, p. 1292.*
- (4) *Le Capital, Livre I, Chapitre 15, § V ; Pl., I, p. 965.*

REMARQUE 2

Pour MARX, la grande industrie, fondée sur le machinisme, fait de la science une force productive. Mais se pose alors la question de savoir quelle est l'importance relative dans la production de "la science, produit intellectuel général du développement de la société" (1), et du travail immédiatement effectué dans le processus de production. MARX donne deux réponses contradictoires à cette question, dans les "Fondements de la critique de l'économie politique" et dans "Le Capital".

Dans les "Fondements...", MARX privilégie les incidences de la science sur le processus de production :

*"Or, le travail immédiat et sa quantité cessent à présent d'être l'élément déterminant de la production, et donc de la création des valeurs d'usage. En effet, il est réduit, quantitativement, à des proportions infimes et, qualitativement, à un rôle certes indispensable, mais subalterne eu égard à l'activité scientifique générale, à l'application technologique des sciences naturelles et à la force productive qui découle de l'organisation sociale de l'ensemble de la production - autant de dons en nature du travail social-encore qu'il s'agisse de produits historiques" (2).*

MARX ne reprend pas ces idées dans le "Capital". Il y établit une distinction entre "travail général" et "travail collectif" ou "en commun" (en allemand, "gemeinschaftlich") :

*"Le travail général, c'est tout travail scientifique, toute découverte, toute invention. Il a pour condition soit la coopération avec les vivants, soit l'utilisation des travaux de ceux qui ont disparu. Le travail en commun suppose la coopération directe des individus" (3).*

---

(1) "Un chapitre inédit du Capital", p. 249.

(2) "Fondements de la critique de l'économie politique", (éd. 10-18, t 3, p. 332).

(3) Le Capital, Livre III, Chapitre V, § IV; Pl., II, p. 919.

Le travail en commun est nécessaire pour que les résultats du travail général puissent être appliqués dans le processus de production ; d'une part, sans ce travail collectif, les inventions ne "peuvent être utilisées sans un renchérissement des marchandises, et c'est là une condition *sine qua non*" (1) ; d'autre part, "c'est seulement l'expérience du travailleur collectif (2) qui découvre et montre où et comment économiser, comment appliquer de la façon la plus simple les découvertes déjà faites, quelles difficultés pratiques il faut surmonter dans la mise en oeuvre de la théorie -dans son utilisation dans le processus de production-, etc...". MARX insiste donc, dans "Le Capital", sur l'importance du rôle du travail collectif effectué lors du processus immédiat de production, en ce qui concerne les applications des inventions et découvertes (produits du travail général).

Le fait que la science paraisse "directement incorporée au capital et son application au procès de production indépendante du savoir, et de la capacité de l'ouvrier individuel, "elle-même vidée parallèlement de sa substance" est analysée dans le "chapitre inédit du Capital" comme l'un des aspects de la "mystification du Capital" ("toutes les forces de production sociales du travail se présentent comme forces productives et propriétés immanentes du capital"). (3).

On peut expliquer ces différences de point de vue entre les "Fondements..." et le "Capital" par le fait que dans le premier ouvrage, MARX n'avait pas encore complètement élaboré les concepts de plus-value relative, et de soumission réelle du travail au capital.

---

(1) Le Capital, Livre III, Chapitre 5, § IV ; Pl., II, p. 919.

(2) Il nous semble plus exact de traduire ici le terme allemand "Arbeiter" par "travailleur" plutôt que par "ouvrier" comme le fait J. ROY (un technicien entrant dans la catégorie allemande "Arbeiter" mais n'étant pas un ouvrier dans le sens français du terme).

(3) "Un chapitre inédit du Capital", p. 249.

6.2. - CONDITIONS DE LA ROTATION DU CAPITAL IMMOBILISÉ EN MACHINES.

L'assujettissement à la formation d'un taux de profit aussi grand que possible de la rotation du capital immobilisé en machines influe directement sur le double rapport entre capital industriel et travailleurs productifs de plus-value (le rapport d'échange proprement dit et le rapport de production).

D'une part, il y a conditionnement réciproque dans le mode de production capitaliste, entre l'investissement en machines et le taux de salaire : des salaires élevés tendent à favoriser l'utilisation de machines ; la généralisation de celles-ci tend dans l'immédiat, à diminuer le nombre d'emplois disponibles, donc à accroître le chômage et à abaisser le taux de salaire (1).

D'autre part, la nécessité d'"amortir" les machines en une certaine période, déterminée par leur usure matérielle et "morale", et donc de les utiliser à produire le plus possible oblige le capitaliste à faire en sorte que le maximum de travail soit effectué durant cette période : d'où les tendances à l'allongement de la journée de travail et à l'intensification de celui-ci. Ainsi donc, les machines, tout en permettant la production de plus-value relative (par augmentation de la productivité), favorise aussi la production de plus-value absolue.

6.2.1. - Taux de salaire et degrés inégaux de mécanisation.

Pour MARX, les décisions d'investissements en machines des capitalistes ne visent pas directement à abaisser le temps socialement nécessaire à la production des marchandises : ces décisions ne se fondent pas sur la différence entre le travail

---

(1) Cela constitue l'un des fondements de la théorie marxienne de l'armée de réserve.

nécessaire à la production des machines et la quantité de travail qu'elles peuvent remplacer, ou même sur la différence de valeur des machines et de la force de travail qu'elles peuvent permettre d'économiser, mais sur leurs différences de prix (1). Ce sont celles-ci qui sont significatives du point de vue de la concurrence. En effet, le taux de plus-value varie avec le temps, l'espace, la branche, et le salaire réel subit des fluctuations autour de la valeur de la force de travail.

MARX explique ainsi que des machines inventées en Angleterre n'aient trouvé au début leur emploi qu'en Amérique du Nord (où, du fait de l'existence à cette époque de terres libres, les salaires étaient déjà beaucoup plus élevés).

Réciproquement, la mécanisation de la production tend à abaisser le taux de salaire, dans la mesure où elle modifie le marché de la force de travail au détriment des salariés (globalement par création de "surpopulation relative", c'est-à-dire en faisant diminuer le rapport du nombre des emplois à celui des salariés potentiels, ou qualitativement en diminuant l'importance de la force musculaire dans le travail et en rendant ainsi possible l'emploi de femmes ou d'enfants, etc...). L'existence de cette "surpopulation relative" explique que "dans de nombreuses branches de production, subsiste une subordination incomplète à un degré plus ou moins grand, du travail au capital ; celle-ci subsiste plus longtemps que ne semble à première vue l'impliquer l'état général du développement : il en est ainsi parce qu'il existe une masse de salariés disponibles ou libérés qu'on peut acquérir à vil prix et que maints secteurs de production, de par leur nature, opposent une plus grande résistance que d'autres à la transformation du travail manuel en travail mécanique" (2).

---

(1) *Le Capital*, Livre I, Chapitre 15, § II ; Pl., I, p. 937.

(2) *Le Capital*, Livre III, Chapitre 14, § IV ; Pl., II, p. 1020.

6.2.2. - Usure, dévalorisation et renouvellement des machines.

Les machines sont, pour MARX, sujettes à une usure matérielle, liée à leur usage, et "à ce qu'on pourrait appeler" une "usure morale" (1) liée au progrès technique. L'usure morale, implique la dévalorisation, c'est-à-dire la diminution de valeur du capital (dont l'équipement considéré est le support) "abstraction faite de sa mise en valeur grâce au surtravail qui emploie" (2) : il s'agit d'une perte de valeur qui n'est pas transmise aux produits.

Le rapport entre usure matérielle et usage des machines est double. Les machines "s'usent d'une part en raison de leur emploi, comme les pièces de monnaie par la circulation, d'autre part par leur inaction, comme une épée se rouille dans le fourreau... Le premier genre d'usure est plus ou moins en raison directe, le dernier est jusqu'à un certain point en raison inverse, de leur usage" (3). En fait, les machines "se composent d'éléments hétérogènes dont l'usure nécessite le remplacement à des intervalles inégaux" (4). Quoi qu'il en soit, le travail tend à conserver la valeur des machines, pour autant qu'il ne la transfère pas également au produit", en en conservant la valeur d'usage par leur action dans le processus de production" (4).

Le maintien de la valeur d'usage des machines demande cependant un travail spécifique : nettoyage, réparations ; celles-ci se répartissent "en masses inégales sur les différentes périodes de la vie du capital fixe" (5), et la dépense réelle

---

(1) *Le Capital*, Livre I, Chapitre 15, § III ; Pl., I, p. 944.

(2) *Le Capital*, Livre III, Chapitre 6, § II, passage omis dans l'édition de la Pléiade.

(3) *Le Capital*, Livre II, Chapitre 8, § II ; Pl., II, p. 602.

(4) *Le Capital*, Livre II, Chapitre 8, § II ; Pl., II, p. 604.

(5) *Le Capital*, Livre II, Chapitre 8, § II ; Pl., II, p. 606.

en force de travail et en moyens de travail pour les réparations est aléatoire" (1). La durée moyenne d'utilisation des machines est évaluée en supposant qu'elles sont maintenues en état de fonctionnement par un entretien et des réparations adéquates. Le transfert de la valeur par suite de l'usure est calculé d'après cette durée moyenne.

La machine subit une "usure morale" lorsqu'elle "perd de sa valeur d'échange à mesure que des machines de la même construction sont reproduites à meilleur marché, ou à mesure que des machines perfectionnées viennent lui faire concurrence. Dans les deux cas, si jeune et si vivace qu'elle puisse être, sa valeur n'est plus déterminée par le temps de travail réalisé en elle, mais par celui qu'exige sa reproduction ou la reproduction des machines perfectionnées" (2). Elle se trouve en conséquence plus ou moins dévalorisée. "Le danger de son usure morale est d'autant moindre que la période où sa valeur totale se reproduit est plus courte..." (2).

Pour MARX, le capitalisme engendre des tendances contradictoires, en ce qui concerne la valeur et la durée d'utilisation des machines : "à mesure donc que se développent le mode de production capitaliste et avec lui le volume de valeur et la durée du capital fixe investi, on voit la vie de l'industrie et du capital industriel se développer également dans chaque affaire particulière jusqu'à se prolonger de longues années, disons en moyenne dix ans. Mais si, d'une part, cette vie est prolongée par le développement du capital fixe, elle est abrégée d'autre part par le bouleversement constant des moyens de production, qui s'intensifie constamment lui aussi, avec le développement du mode de production capitaliste. Il entraîne, par l'effet de l'usure morale, le changement des moyens de production, la nécessité

---

(1) *Le Capital*, Livre II, Chapitre 8, §. II; Pl., II, p. 606.

(2) *Le Capital*, Livre I, Chapitre 15, §. III; Pl., I, p. 944.

de leur remplacement constant, bien avant qu'ils n'aient fait matériellement leurs temps" (1).

Mais les incidences financières immédiates d'un tel remplacement incitant le propriétaire de la machine à différer celui-ci, et même, si la concurrence le permet, à l'éviter. MARX écrit à ce propos : "d'une part, la masse du capital fixe, investie sous une certaine forme naturelle et destinée à fonctionner en tant que telle pendant une certaine période moyenne, offre une raison pour n'introduire que progressivement des machines nouvelles et constitue donc un obstacle à l'introduction générale et rapide des moyens de travail perfectionnés. D'autre part, la concurrence, surtout quand il s'agit d'innovations décisives, oblige à remplacer les vieux moyens de travail encore utilisables par les nouveaux" (2).

L'analyse de MARX fait "jouer un rôle particulièrement important aux crises qui en provoquant une accentuation brutale de la concurrence" liée à la chute du taux de profit contraignant "les capitalistes à un renouvellement massif des équipements et de l'outillage" (3). "Des perfectionnements de détail graduellement accumulés se concentrent alors pour ainsi dire sous cette haute pression ; ils s'incarnent dans des changements qui révolutionnent la composition du capital sur toute la périphérie des grandes sphères de production" (4). Les crises succèdent à "des intervalles où les bouleversements techniques se font moins sentir, où l'accumulation se présente davantage comme un mouvement d'extension quantitative sur la nouvelle base une fois acquise".

---

(1) *Le Capital*, Livre II, Chapitre 9 ; Pl., II, p. 614.

(2) *Le Capital*, Livre II, Chapitre 8, §. II ; Pl., II, p. 601.

(3) A.D. MAGALINE, "Lutte de classes et dévalorisation du Capital", p. 117.

(4) *Le Capital*, Livre I, Chapitre 25, III ; Pl., I, pp. 1144-1145.

REMARQUE

Selon P. BOCCARA, les situations où une fraction de capital procure un taux de profit nul, réduit ou négatif, pourraient s'analyser en termes de dévalorisation de cette fraction de capital (1). Pour lui, les modalités de financement public représentent une dévalorisation. Cela lui semble "presque évident à l'étude des faits", car "les fonds publics ou semi-publics sont prêtés à des taux nettement inférieurs à ceux du marché ou même donnés gratuitement. Les entreprises publiques ou nationalisées connaissent dans l'ensemble, une gestion très faiblement rentable ou même souvent déficitaire, malgré leur essor matériel" (2). Cependant P. BOCCARA introduit lui-même une restriction quelques lignes plus loin : "à vrai dire, à ce niveau la dévalorisation de capital apparaît plutôt comme une façon de s'exprimer pour désigner le fond commun des règles de fonctionnement des institutions bénéficiant du financement public ou des organismes distribuant ce financement" (2).

Cette terminologie ne distingue pas entre valeurs et prix, plus-value et profits. Plus exactement, elle substitue l'analyse du profit à celle de la plus-value, au lieu de la fonder sur elle, et, comme l'écrit E. BALIBAR (3) elle tend implicitement, "à définir le capital non comme rapport social d'exploitation, mais comme grandeur comptable, non comme procès de production de plus-value, mais comme source de profit"

E. BALIBAR précise ces considérations de la manière qui suit (3) :

*"Mais, de ce que leur position économique et politique permet aux capitaux monopolistes de drainer en permanence un sur-profit, tandis que d'autres capitaux, soit privés, soit publics, sont contraints de se contenter d'un taux de profit*

---

(1) P. BOCCARA, *Etudes sur le capitalisme monopoliste d'Etat, sa crise et son issue*, pp. 43-44.

(2) *Idem.*, p. 49.

(3) "Plus-value et classes sociales", in "Cinq études du matérialisme historique", Maspéro, 1974.

*inférieur, il ne résulte nullement que les seconds soient "dévalorisés", ou ne contribuent plus à l'accumulation à l'échelle sociale. Cette différence n'intervient en effet qu'au niveau de la répartition de la plus-value socialement produite entre différents capitaux, nullement au niveau de la production de plus-value. Au contraire, l'accroissement de surprofit suppose que le taux de plus-value augmente aussi dans les entreprises publiques, ou dans les petites entreprises que dominent le capital monopoliste. L'exploitation du travail y est donc tout aussi intense, sinon plus, que dans les entreprises qui appartiennent directement aux sociétés monopolistes, et la "mise en valeur de la valeur" (MARX) n'y est pas moindre". (Nous avons souligné les mots en italique dans le texte de E. BALIBAR).*

Il n'en reste pas moins que la dévalorisation du capital au sens strict (consécutif, par exemple, à la "mise en sommeil" de capital constant ou variable, l'"usure morale" de capital fixe, etc...) joue, selon l'analyse de MARX, un rôle fondamental dans la dynamique économique, en relation avec la suraccumulation de capital (dans le déroulement des crises).

### 6.2.3. - Rotation du capital machines et caractéristiques temporelles du travail.

La rotation du capital immobilisé en machines passe par la transmission de la valeur de celles-ci aux marchandises dont elles sont moyens de production immédiats, et la réalisation de cette valeur par la vente de ces marchandises. L'importance du capital fixe immobilisé en machines engendre donc de fortes tendances à la prolongation de la journée de travail et à l'intensification de celui-ci.

En effet, à durée donnée de la période de fonctionnement des machines, plus grande est la quantité de marchandises produites (et donc, la quantité produite journalièrement), plus

petite est la partie de la valeur (de chacune de celles-ci) qui provient de la transmission de celle des machines. L'usage intensif de celles-ci ne provoque pas une usure matérielle suffisante pour annuler cet avantage. Si l'on suppose, par exemple, qu'"une machine qui sert 16 heures par jour pendant 7 ans et demi embrasse une période de production aussi grande et n'ajoute pas plus de valeur au produit total que la même machine qui pendant 15 ans ne sert que 8 heures par jour..., la valeur de la machine se serait reproduite deux fois plus vite" (1) dans le premier cas que dans le dernier.

La prolongation de la journée de travail et son intensification permettent "d'agrandir l'échelle de la production sans augmenter la portion de capital fixée en bâtiments et en machines. Non seulement la plus-value augmente, mais les dépenses nécessaires pour l'obtenir diminuent" (2). De plus, elles permettent, dans certaines limites, l'adaptation du niveau de production aux fluctuations conjoncturelles sans employer de capital fixe additionnel.

Si "la loi abrège la journée de travail, la machine se transforme aussitôt entre les mains du capitaliste en moyen systématique d'extorquer à chaque moment plus de labeur" (3).

---

(1) *Le Capital*, Livre I, Chapitre 15, § III ; Pl., I., p. 943.

(2) *Le Capital*, Livre I, Chapitre 15, § III ; Pl., I., p. 945.

(3) *Le Capital*, Livre I, Chapitre 15, § III ; Pl., I., p. 1280.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- L. ALTHUSSER      L'objet du capital (in "Lire le Capital",  
Maspéro, 1965).
- E. ALTVATER - FREERKHUISEN,  
Du travail productif et improductif (Critiques  
de l'Economie Politique, n° 10, Janvier 1973).
- E. BALIBAR,      (1) Sur les concepts fondamentaux du matérialisme  
historique (in "Lire le Capital", F. Maspéro,  
1965).  
                  (2) Plus-value et classes sociales (in "Cinq études  
du matérialisme historique", F. Maspéro, 1974).
- A. BERTHOUD,      Travail productif et productivité du travail  
chez MARX (F. Maspéro, 1974).
- C. BETTELHEIM, (1) Note sur le travail productif et improductif  
(reproduite dans le livre de M. JANCO et D.  
FURJOT cité ci-dessous).  
                  (2) Calcul économique et formes de propriété  
(F. Maspéro, 1970).
- P. BOCCARA,      Etudes sur le capitalisme monopoliste d'Etat,  
sa crise et son issue (Ed. Sociales, 1974).
- G. GAGNEUR,      Caractères économiques des transports urbains  
(Grenoble, Université des Sciences Sociales,  
U.E.R. Urbanisation - Aménagement, Mars 1973).
- M. COGOY,      Baisse du taux de profit et théorie de l'accumu-  
lation (Les Temps Modernes, Décembre 1974,  
pp. 1231-1255).
- L. COLLETTI,      Bernstein et le marxisme de la Deuxième Interna-  
tionale (1968) ; (trad. française in "De Rousseau  
à Lénine", Gordon and Breach édit).
- C. COLLIOT-THELENE,  
Contribution à une analyse des classes sociales  
US et abus de la notion de travail productif  
(Critiques de l'économie politique, n° 19, Jan-  
vier 1975 ; n° 21, Juillet 1975).
- J. FALLOT,      MARX et le machinisme (éd. Cujas, 1966).

- H. GROSSMANN, MARX, die klassische Nationalökonomie und das Problem der Dynamik, 1940 (trad. française : MARX, l'économie classique et le problème de la dynamique, éd. "Champ Libre", 1975).
- A. HERON, Le taylorisme, hier et demain (Les Temps Modernes, Août-Septembre 1975).
- M. JANCO, D. FURJOT, Informatique et capitalisme (F. Maspéro, 1972).
- A. JUILLET, Sur la place des transports dans l'économie capitaliste (La vie urbaine, n° 3, 1971).
- J. JUNG, Modèles mathématiques et luttes des classes dans le capital (Dialectiques, n° 4-5, 1974).
- V. KOLARIC, Les facteurs humains et les transports (communication au 6° symposium international sur la théorie et la pratique dans l'économie des transports, Septembre 1975).
- K. KOSIK, La dialectique du concret (F. Maspéro, 1970), (traduction d'un ouvrage paru à Prague en 1967).
- J. KUCZYNSKI, Karl MARX et l'analyse scientifique de la condition des travailleurs (contribution au symposium sur "le rôle de Karl MARX dans le développement de la pensée scientifique contemporaine", Paris, 8-10 Mai 1968), (Mouton édit.).
- A. LIPIETZ, H. ROUILLEAULT, La pratique et les concepts prospectifs du matérialisme historique (mémoire de D.E.S. d'économie, Paris, 1, 1972).
- Y. MAIGNIEN, La division du travail manuel et intellectuel (F. Maspéro, 1975).
- A.D. MAGALINE, Lutte de classes et dévalorisation du capital (F. Maspéro, 1975).
- K. MARX, (1) Zur Kritik der Nationalökonomie. Oekonomisch - Philosophische Manuskript (1844) : traductions françaises parues aux Editions Sociales sous le titre : "Manuscrits de 1844", dans la collection 10-18 ("Critique de l'économie politique"), dans la bibliothèque de la Pléiade (Titre II des "Oeuvres de MARX").
- (2) Grundrisse der Kritik der politischen Ökonomie (1857-1858) ; traduction française sous le titre "Fondements de la critique de l'économie politique", aux éditions Anthropos, puis dans la collection 10-18.

- K. MARX, (3) Zur Kritik der politischen Oekonomie (1859) ; traductions françaises sous le titre "Contribution à la critique de l'économie politique", parues en 1899 (éd. Schleicher en 1909 (éd. Giard), en 1954 (éd. Costes), en 1957 (éd. Sociales).
- (4) Theorien über den Mehrwert (1862-1863). Traduction française complète sous le titre "Histoire des doctrines économiques" aux éditions Costes ; traduction en cours aux Editions Sociales sous le titre "Théories sur la plus-value" : tome 1 paru en 1975) (traduction anglaise, sous le titre "Theories of surplus value", Lawrence and Wishart édit.).
- (5) Das Kapital - Kritik der politischen Oekonomie (le livre 1er "Der Produktionsprozess des Kapitals" est paru pour la première fois en 1867 ; les deux autres livres ont été publiés à titre posthume) ; traductions françaises "Le Capital" ; éditeurs successifs : Maurice Lachâtre, (1872-1875), Bureau d'éditions (1938), Editions Sociales (1948-1950), Costes (1949-1950), N.R.F. bibliothèque de la Pléiade (1965-1968), Garnier (1er livre : 1969).
- (6) Resultate des unmittelbaren Produktionsprozesses (1) (1863-1866) (titre donné lors de la première publication du texte, dans "Arkiv Marksai Engelsa", Moscou, 1933) (traduction française : "Un chapitre inédit du Capital", coll. 10-18).
- K. MARX,  
F. ENGELS, (1) L'idéologie Allemande (1845-1846) (traductions françaises aux éditions Costes et aux Editions Sociales).
- (2) Lettres sur le Capital (Editions Sociales).
- C. NAPOLEONI, Lezione sul Capitolo sesto inedito di MARX (Paolo Boringhieri, 1972).
- C. PALLOIX, L'internationalisation du capital, (F. Maspéro, 1975).
- N. POULANTZAS, La petite bourgeoisie traditionnelle et la nouvelle petite bourgeoisie (in "Les classes sociales dans le capitalisme aujourd'hui", Le Seuil, 1974).

---

(1) Littéralement, "résultats du processus de production immédiat".

- S. PULLBERG, Note pour une lecture anthropologique de MARX (1967) (in "Dialectique marxiste et pensée structurale", Cahiers du C.E.S., Février 1968, n° 76).
- P. SALAMA, Développement d'un type de travail improductif et baisse tendancielle du taux de profit (Critiques de l'Economie Politique, n° 10, Janvier 1973).
- E. TERRAY, Travailleurs productifs et improductifs, leur appartenance de classe (contradictions, n° 2 de Juillet 1972 et n° 3 de Juillet 1973).